

**S
O
C
I
É
T
É
d
e
s
É
T
U
D
E
S
C
A
M
U
S
I
E
N
N
E
S**

BULLETIN D'INFORMATION

23^{ème} année – n° 75

Mai 2005

Sommaire

Éditorial

Suite de l'hommage à Jacqueline Lévi-Valensi

Inauguration

Rencontre des adhérents de la SEC

Colloque « Albert Camus et Jean Grenier »

Remarques sur un bilan négatif

Comptes rendus d'ouvrages sur Camus

Manifestations à venir

Assemblée générale de la SEC

Présentation de l'intranet de la SEC

À lire

Lu, vu, entendu

Glané sur le forum du WebCamus

Éditorial

Encore une page qui se tourne dans la vie de la Société des Études camusiennes : Pierre Le Baut a souhaité être déchargé de ses tâches de secrétaire ; j'assume l'intérim en attendant que l'assemblée générale lui désigne un successeur.

Jacqueline Lévi-Valensi m'a souvent dit combien elle s'appuyait sur **Pierre Le Baut** en toute confiance et combien il jouait un rôle essentiel dans la vie de la SEC ; c'était manifeste lors des assemblées générales ! Pendant des années, aussi discrètement que fidèlement, Pierre a rempli des tâches de plus en plus lourdes : le courrier aux adhérents, les comptes rendus et rapports divers, et surtout le Bulletin !!! Je lis sur le dernier numéro dont il est l'auteur : « 23^{ème} année, n° 74 » ; et je regarde un à un ces soixante-quatorze numéros (il m'a donné ses archives...) : c'est un travail immense ! Pendant toutes ces années, il a su collecter des informations de plus en plus nombreuses et faire évoluer le Bulletin de manière à les présenter de manière attrayante. Il a ainsi doté la SEC d'un bel outil : écho des initiatives des uns et des autres, le Bulletin est à la fois un trait d'union entre les camusiens de tous les continents, et une manière de faire connaître la SEC. Si, à l'avenir, nous le faisons encore évoluer, ce sera forcément dans le sillage de ce que Pierre a fait.

Merci, Pierre, pour tout cela. Merci de rester au Conseil d'Administration de la SEC pour nous faire bénéficier de ta longue expérience. Nous te souhaitons, dans le temps ainsi libéré, de belles et longues joies familiales...

Depuis quatre mois, je mesure la vitalité de la SEC ; que d'intelligence chaleureuse, à l'image de Camus lui-même ! Je mesure aussi tout ce qu'il y a à faire !!! Mais ce n'est pas une institution dont il faudrait secouer la pesanteur ; c'est une structure légère, qui peut s'adapter aux situations, inventer des formules nouvelles, risquer des initiatives. Continuez à nous faire part de vos attentes, de vos propositions ; et ne nous en veuillez pas si les choses ne vont pas aussi vite que vous le souhaiteriez : nous sommes en période de rodage !

Ce numéro reflètera, je l'espère, cette vie multiforme ; excusez-en les maladresses ; nourrissez le prochain numéro par vos envois.

Parmi les événements annoncés dans ce numéro, je voudrais souligner l'importance, pour la vie de la SEC, de l'**Assemblée générale** qui se tiendra à **Amiens le vendredi 18 novembre à 15 heures**, à l'issue d'un colloque en hommage à Jacqueline Lévi-Valensi pour le premier anniversaire de sa mort (voir sa présentation dans ce numéro). Le lieu précis et l'ordre du jour vous seront indiqués dans le prochain Bulletin ; mais retenez dès maintenant la date. Cette assemblée aura à prendre des décisions importantes.

Amitiés à tous.

Agnès Spiquel

Suite de l'hommage à Jacqueline Lévi-Valensi

« La lucidité est la blessure la plus proche du soleil »

René Char

Dans une interview, Jacqueline dit :

Je suis née à Paris dans une famille askhenase originaire d'Ukraine et de Lituanie. Mes parents et mon frère ont été déportés en 1942 alors que nous tentions de passer la ligne de démarcation vers la zone libre. Ma mère a supplié l'officier allemand qui nous avait arrêtés de me laisser partir. J'avais alors dix ans.

À dix ans, un enfant n'a ni les mots ni les idées qui lui permettraient sinon de comprendre, du moins de formuler ce qui l'anéantit. Reste la violence à l'état brut, celle qu'il voit, celle qu'il ressent, celle qui lui est faite. Une violence toute-puissante.

Le miracle, c'est qu'ayant vu et subi le pire de ce dont l'homme est capable, Jacqueline personnifiait la tolérance.

Il y avait en elle une douleur, inconsolable, qui n'aurait jamais de nom, qu'elle portait avec fidélité et pudeur. Mais il n'y avait ni amertume, ni méchanceté, ni esprit de revanche. Avec son sourire qui comprenait tout et qui ne jugeait pas, elle accueillait chaque être dans son intégralité, lui donnant toute sa place et lui permettant ainsi de vivre ce qu'il a d'unique. Pas d'étiquettes, pas de catégories, pas de facilités. Cela demande une immense générosité.

Elle était généreuse. Et lucide. Or faire cohabiter la générosité et la lucidité exige intelligence et disponibilité à chaque heure de chaque jour. Elle a eu ce courage et cette liberté, témoignant ainsi du meilleur contre le pire, pour la vie.

Je ressens comme un honneur qu'elle ait choisi mon père. Je pense à son frère Raymond, à ses parents Marguerite et Henri Rosenblum. Je les remercie de l'avoir mise au monde et de l'avoir sauvée. Je remercie la vie qui m'a permis de la connaître.

Catherine Camus

J'ai eu le privilège de connaître Jacqueline Lévi-Valensi à l'âge où l'on est réceptive à des influences vraies qui nous suivront toute notre vie. Dans le groupe des assistants de littérature française de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger, elle représentait, lorsqu'elle arrivait et prenait la parole pour son cours dans l'Amphi C, à 16h, le mercredi après-midi alors que nous avions cours depuis 8 h du matin, une oasis de fraîcheur, de clarté et de sérénité. Le sujet qu'elle traitait, en ces années toutes proches de 1962, nous passionnait puisqu'elle nous transmettait à chaud les résultats de l'enquête qu'elle menait alors sur la poésie algérienne de langue française depuis 1945 et, tout particulièrement, sur celle de la guerre qui venait de s'achever. On ne peut oublier qu'elle fut celle qui a transmis aux premiers étudiants de la post-indépendance des textes de leur culture, dans ce dialogue et cette ouverture dont nous rêvons aujourd'hui et pas seulement en Algérie. Elle consacrait du temps à lire les poèmes pour la plupart alors inédits et pour moi, de nombreux poèmes algériens ont sa voix, son accent, ses rythmes. Un poème très court dont je me souviens et que j'ai choisi pour ce jour de novembre où nous pleurons tous son absence irrémédiable : « Soleil de novembre » d'Anna Greki :

*Le soleil ce matin-là
Avait sa voix de crieur
Public*

*Que dit-il et que veut-il
Dans l'épaisseur des ombres
Eclatées*

*Il crie qu'il a de l'amour
A revendre et du sang plein
Les mains*

*Il crie sur les toits
D'Alger la Blanche d'Alger
La rouge*

*La joie humide du jour
Et l'amertume allègre
De la vie*

Le contact ne fut jamais rompu entre nous malgré son départ d'Algérie ; nombreuses furent les rencontres. Jacqueline est revenue en 1989 et elle fit une intervention sur Nathalie Sarraute, à notre colloque « Enfances ». Nos étudiants d'alors découvraient celle qui avaient été un de nos maîtres et regarder avec étonnement et sympathie l'émotion qui avait envahi leurs « profs ». Je parle aussi pour elles, ces « profs » qui sont à Alger ou ailleurs.

Mais je voudrais finir par celui qui nous a réunies bien souvent, parfois sportivement, Albert Camus ! En ouvrant le colloque de Cergy en 2001, Jacqueline parlait du « signe bien camusien, du dialogue. Camus ne pratique pas le « ou » de l'exclusion, mais le « et » de la prise en charge, en toute conscience, des contradictions : le « et » de la tension entre *L'Envers et L'Endroit* des choses et des êtres, entre *L'Exil et Le Royaume* où vivent et meurent les hommes ». Ce qu'elle dit là, la caractérise et est le plus fort de son empreinte dans ma vie.

Christiane Chaulet Achour

Hommage discret d'un Amiénois de cœur.

Quelque part à la fin du XXème siècle le roman d'Albert Camus *La Chute* fut mis au programme des classes terminales, et donc au mien, au lycée Jean-Baptiste Delambre (Amiens-Nord).

Tout naturellement, c'est Jacqueline Lévi-Valensi qui assura, au CRDP d'Amiens, la séance de formation pour les collègues de l'Académie.

Un repas s'en suivit (nous étions neuf, avec elle) et j'étais en bout de table et pas au mieux de ma forme. Donc assez content de ne pas avoir à rajouter ma voix au concert d'hommages que mes collègues, pour la plupart anciens étudiants de Jacqueline, lui orchestraient.

Juste avant le café, une voix me tomba dessus : « Et vous, Patrick, où en êtes-vous avec le théâtre ? » Par où savait-elle que je faisais jouer des élèves depuis quinze ans, alors que nous n'étions pas particulièrement intimes ? Elle m'offrit, à cette occasion, l'opportunité de dire deux ou trois choses intéressantes, moi qui n'étais pas parti pour briller spécialement.

Deux jours après, je l'appelai. Elle accepta d'emblée.

Et un samedi matin, comme convenu, je passai la prendre en voiture pour deux heures de conférence au lycée Jean-Baptiste Delambre avec une cinquantaine d'élèves, sur le roman *La Chute* d'Albert Camus.

Dans la voiture avaient pris place mon voisin d'en face, Djamel Namoudi, et à la gare mon ami acteur Jean Lespert (plus connu maintenant comme le père de Djalil Lespert) qui avait juste eu le temps de lire *La Chute* (au moins sa première partie) dans son train de Paris, et qui en était tout bouleversé.

Au dernier colloque organisé à Amiens par Jacqueline, Jean Lespert jouait *La Chute*.

Les camusiens l'ont vue. Les élèves l'ont vue. J'ai eu le bonheur de l'avoir un peu connue. Et, entre les larmes de la perte et le sourire de l'avoir connue, j'opte pour le sourire de la générosité et de la complicité discrète.

Patrick Neveux

J'ai, en vérité, très peu connu Jacqueline Lévi-Valensi ; je l'ai à peine croisée, à l'orée de ma carrière d'enseignant, mais cette rencontre –aussi brève qu'elle fut – a eu pour moi un caractère déterminant, et lorsque j'ai appris tout à fait fortuitement en novembre et en ouvrant le journal, son décès, j'en ai été très affecté car elle était une sorte de figure tutélaire et donc, à ce titre, invulnérable et immortelle ; puis j'ai été pris d'un immense regret. Regret de ne pas avoir pu l'écouter davantage, ni assister plus souvent à ses conférences (les cours de DEA sur Gide qu'elle assurait à l'époque où je l'ai connue et que j'avais suivis m'avaient complètement enchanté), regret surtout de ne pas l'avoir suffisamment remerciée de la confiance qu'elle m'avait accordée, de l'aide qu'elle m'avait apportée – spontanément et avec la générosité dont j'ai retrouvé maintes illustrations dans les témoignages que j'ai pu lire ces temps derniers.

J'étais en 1983 un voyageur sans bagage, un professeur remplaçant qui débarquait en Picardie dans un grand dénuement. Les cours que j'avais donc suivis en DEA m'avaient été d'un grand secours et m'incitaient à poursuivre mes études universitaires, puis à préparer ma thèse : grâce aux conseils avisés et patients de ma directrice, j'avais d'abord obtenu le Capes – rétablissant ainsi ma situation- et m'apprêtais à soutenir une thèse « nouveau régime », ce qui à cette époque s'apparentait à une prouesse de pionnier... Je me souviens encore de cet immense salon un peu intimidant qui donnait, je crois, sur le boulevard Jules Verne et dans lequel elle recevait ses doctorants, ainsi que de son accueil, qui n'était sans doute pas différent de celui qu'elle réservait à tous ceux qu'elle accompagnait : elle était d'une disponibilité totale, d'une amabilité –pour moi qui tâtonnait laborieusement dans ma recherche- stupéfiante.

Elle avait su orienter ma réflexion, me prévenir des chausse-trapes, des fautes de goût, de la tentation lyrique, etc., accéléré les procédures administratives (à ma demande, car je devais quitter la région), réunir pour la soutenance les meilleurs spécialistes de Mérimée, afin de me donner toutes mes chances. Elle avait fait davantage : quelque temps après, alors que j'avais sollicité auprès du CNU , où elle siégeait, l'octroi de la qualification permettant de postuler à l'université, elle avait personnellement défendu mon dossier –bravant les fâcheux, l'agressivité de collègues inexplicablement virulents- et s'était fait un point d'honneur d'avoir gain de cause. Je n'ai pas oublié son coup de téléphone ni comme elle se réjouissait tandis qu'elle m'annonçait l'heureuse nouvelle.

Plus tard encore –c'était tout récemment- elle avait répondu avec empressement à la demande de lettre de recommandation que je lui avais adressée, en vue d'une éventuelle mutation à l'étranger. Elle cherchait réellement à me soutenir dans cette entreprise : sa lettre était tout à la fois objective et chaleureuse. Au message qu'elle avait laissé sur mon répondeur, j'ai répondu par des remerciements sous la forme impersonnelle d'un e-mail et me suis privé, Dieu sait pourquoi, du plaisir de converser avec elle. Mais l'ai-je suffisamment remerciée ? Je ne crois pas ; et c'est la raison pour laquelle aujourd'hui je voudrais réparer cette négligence –par-delà les cieux et l'éternelle séparation-, louer sa mémoire comme il convient, lui dire ma profonde gratitude et toute mon admiration.

Thierry Ozwald

Inauguration

Aix-en-Provence, 17 mars 2005

Le 17 mars dernier a eu lieu à Aix-en-Provence l'inauguration de l'exposition consacrée à « Camus et le Quichotte ». Une fois de plus chacun a été sensible à la rigueur et à la qualité du travail de Marcelle Mahasela dont l'inlassable énergie et la connaissance du fonds A. Camus nous incite toujours à la recherche. Signalons par exemple sa découverte d'une note inédite de Camus sur Don Quichotte.

La conférence¹ d'Hélène Rufat sur la figure de Quichotte était tout autant un hommage à Jacqueline Lévi-Valensi. Elle a rappelé le très important article publié en 1968 dans le premier cahier de la série Albert Camus chez Minard « Réalité et symbole de l'Espagne dans l'œuvre de Camus ». Hélène Rufat nous a montré combien les liens de Camus avec l'Espagne étaient multiples et forts. Elle a insisté sur l'importance de la philosophie espagnole que Camus soulignait en 1956 lors d'un hommage à Salvador de Madrianga.

La salle Jacqueline Lévi-Valensi a ensuite été inaugurée. Marcelle Mahasela a lu un message d'Agnès Spiquel : « *Une réunion importante m'empêche d'être parmi vous, comme j'aurais dû l'être. Mais je tiens à vous dire ma présence par la pensée, et à saluer l'initiative du Centre Albert Camus : le souvenir de Jacqueline est inscrit dans nos cœurs ; il est désormais inscrit aussi dans ce lieu, qu'elle a eu le temps de fréquenter et d'aimer ; c'est bien. Au-delà de la compétence incontestée de la grande spécialiste, je vois aussi une cohérence dans la réunion de ces deux noms : Albert Camus – Jacqueline Lévi-Valensi ; ces deux-là, s'ils s'étaient connus, ils auraient eu beaucoup de choses à se dire... On ne devient jamais par hasard spécialiste d'un auteur. Merci du fond du cœur à celles et ceux qui ont pris cette initiative.* »

Catherine Camus, très émue, a rappelé la vie et la personnalité de Jacqueline Lévi-Valensi, son esprit de tolérance et d'ouverture, sa générosité et sa grande sensibilité particulière aux autres.

Pierre Lévi-Valensi a lu un texte que nous reproduisons : « *Jacqueline est heureuse ce soir, elle est parmi vous au milieu des siens. Rien ne pouvait mieux lui convenir que cette salle de bibliothèque entourée de manuscrits et d'ouvrages de ou sur Camus.*

Jacqueline, comme l'a rappelé Catherine, a eu une enfance et une adolescence douloureuses mais pour aussi importante que fut cette partie de sa vie qui l'a marquée à tout jamais, elle ne se résume pas à cet épisode. Jacqueline aimait passionnément la vie, elle aimait créer, enseigner, elle dépassait le cadre souvent étroit des chapelles universitaires pour communiquer avec les autres. C'est sans doute en très grande partie cet amour de la vie, de la recherche du bonheur, son sens de la justice qui l'a conduite à faire de l'œuvre de Camus non pas seulement son champ d'études mais aussi son guide de réflexion et de conduite dans l'existence.

Dans cette salle avec sa photo elle sourit aux jeunes chercheurs car elle est heureuse d'être parmi la jeunesse, heureuse de sentir que son œuvre se poursuit. »

Cette soirée s'est terminée par la projection d'une adaptation cinématographique du Quichotte.

Franck Planeille

¹ Le texte de cette conférence sera publié dans un prochain bulletin.

Rencontre des adhérents de la SEC

Paris, 2 avril 2005

Après la disparition de Jacqueline Lévi-Valensi, la S.E.C se trouve dans une situation de transition. Le matin, après avoir lu un message de Pierre Lévi-Valensi, Agnès Spiquel a présenté le travail qu'elle a conduit avec Jacqueline Lévi-Valensi sur la thèse qu'elle avait soutenue en 1980 sur *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*². Jacqueline Lévi-Valensi en préparait une version pour la publication qui aura lieu après celle des tomes I et II de la nouvelle édition des *Œuvres complètes* dans La Pléiade, prévue pour le printemps 2006.

Après le repas, la réunion a repris vers 14H00. Il s'agissait d'abord d'échanger entre les participants notamment sur le devenir de la S.E.C. Agnès Spiquel a communiqué à chaque participant un texte de Guy Basset qui posait des questions en même temps qu'il dressait un état des lieux (voir ce texte en fin de compte rendu).

En ouverture Agnès Spiquel rappelle que la prochaine Assemblée Générale de la Société aura lieu à Amiens le 18 novembre 2005 lors du colloque organisé à l'initiative de Pierre Lévi-Valensi en collaboration avec l'Université de Picardie, le Centre d'Études du roman et du romanesque et bien sûr la S.E.C, pour le premier anniversaire de la disparition de Jacqueline Lévi-Valensi (voir plus loin dans ce Bulletin).

Andrée Fosty, présidente des « Rencontres Méditerranéennes Albert Camus », présente les activités passées et à venir. En octobre 2004, le thème de « Camus et l'Espagne » a réuni des chercheurs français et espagnols à Lourmarin. Les actes paraîtront prochainement et seront disponibles en octobre pour les deux journées consacrées à « Camus et l'Italie », les 7 et 8 octobre 2005. du 22 au 30 mai 2005, l'exposition « Camus et l'Espagne » qui avait eu lieu à Lourmarin, sera présentée aux Baléares. En juillet-août 2005, une exposition sur « Camus et l'Italie » aura lieu à Lourmarin avec la projection le 23 juillet de l'adaptation par L. Visconti de *L'Étranger*. Andrée Fosty annonce ensuite que le cycle entamé par les Rencontres Méditerranéennes autour des « Méditerranée d'Albert Camus » se poursuivra en 2006 sur le thème de « Camus et la Grèce ». Elle insiste sur l'esprit des « Rencontres » fait de synergie des spécialistes universitaires et d'amoureux de l'œuvre de Camus, dans laquelle « l'émotion sert la connaissance ». Par ailleurs, elle se félicite des excellentes relations avec la S.E.C qui a toujours été attentive aux manifestations de Lourmarin, et de la collaboration chaleureuse avec le Centre de documentation Albert Camus d'Aix-en-Provence.

Agnès Spiquel a ensuite fait le point sur le Bulletin de la SEC. Le numéro de transition, que vous avez entre les mains, a conservé la même formule. Franck Planeille accepte de reprendre le secrétariat dont s'est chargé si longtemps et avec une telle efficacité Pierre Le Baut que nous tenons à remercier à nouveau. Beaucoup d'adhérents ont accepté le bulletin électronique, ce qui réduit d'autant les coûts, le poste le plus important étant l'affranchissement. Pierre Lévi-Valensi, qui a l'habitude des publications médicales, souhaiterait que le bulletin se transforme en plaquette par l'intermédiaire d'un éditeur papier, la diffusion en ligne étant conservée. Le coût, supérieur, pourrait être baissé en intégrant de la publicité et l'on pourrait s'orienter vers trois numéros par an. Les adhérents semblent attachés à la forme actuelle : un tiers articles de fond, un tiers compte rendu d'activités camusiennes, un tiers glané sur le web. Le bulletin reste un excellent trait d'union entre ceux qui ne peuvent se rencontrer. Il est envoyé aux États-Unis et au

² Outre le « circuit » universitaire classique, signalons qu'un exemplaire de cette thèse est déposé au centre Albert Camus à la Méjanes à Aix-en-Provence.

Japon et dupliqué sur place. La section américaine présidée par Raymond Gay-Crosier, financièrement indépendante, s'est montrée généreuse en 2004 en versant une somme substantielle à la section européenne ; la section japonaise reverse tous les ans les cotisations à la « maison mère ». Est envisagée une section dans chaque pays européen, dont Paul Smets, qui a déjà tant fait pour la diffusion de la pensée camusienne, - organisation de colloques, parution de livres -, pourrait organiser la mise en place. À l'heure actuelle, le bulletin n'est plus confidentiel. Il est reconnu sur le web, dans des revues comme par exemple *Histoires littéraires*, déposé à la Bibliothèque Nationale. Le fait d'y inclure des articles scientifiques ne pourra que renforcer cette publication.

Maurice Weyembergh propose que chaque thésard donne au bulletin un résumé de son travail et précise que Samantha Novello soutiendra sa thèse fin avril 2005. Le bulletin peut refléter l'état des recherches et il est possible de proposer à Agnès Spiquel une demi-page de compte rendu sur Camus ou sur un livre qui lui serait consacré. La forme actuelle du bulletin pourrait être conservée encore six mois ou un an, le temps d'assurer au mieux la transition avec une autre formule. Il faudrait aussi réfléchir à une autre forme de diffusion, moins coûteuse financièrement. André Abbou insiste sur l'idée que la publicité pourrait être une ressource supplémentaire tout en permettant d'aller vers d'autres publics, d'élargir le cercle des lecteurs et des membres.

Georges Bénicourt a mis à jour le fichier électronique des adhérents. Il est accessible à chaque membre pour les informations le concernant. Ainsi, chacun peut savoir rapidement s'il a versé sa cotisation ou signaler un changement d'adresse (voir la présentation de ce site dans ce numéro).

Le forum Camus dont Georges Bénicourt est l'administrateur, est animé principalement par Philippe Beauchemin. Le web Camus est un portail camusien francophone, déconnecté de la S.E.C, qui s'adresse essentiellement au grand public ; il est ouvert à tous, mais filtré. On peut y trouver l'annonce de colloques, les programmes détaillés, une bibliographie. Georges Bénicourt reprend l'idée formulée par Guy Basset en demandant que des camusiens répondent à certaines questions posées dans le forum. Il peut créer des outils mais qui doivent être utilisés et nourris par les camusiens.

La SEC envisage d'ailleurs de constituer une bibliographie de Camus. Anne Prouteau (qui soutiendra fin 2005 une thèse sur *Les Écritures de l'instant présent*) souligne combien cela manque. André Abbou précise qu'en la matière il faut mettre en place toute une nomenclature et « mutualiser » les travaux pour qu'une telle base de données puisse être constamment enrichie et utilisée. Maurice Weyembergh suggère que ce projet soit un des axes des activités de la S.E.C. André Abbou rappelle qu'il est nécessaire de conduire un travail d'état des lieux de la recherche camusienne et pour cela de créer des États généraux de la recherche sur l'œuvre de Camus (voir dans ce même bulletin l'article d'André Abbou qui développe cette idée à propos du bilan de la recherche dressé par JeanYves Guérin). Cette démarche paraît incontournable à nombre de participants. Il est suggéré que des travaux préparatoires de ces États généraux puissent avoir lieu en octobre 2006 à Lourmarin, à la suite des deux journées des Rencontres. Cette question essentielle sera abordée lors de l'Assemblée générale en novembre à Amiens.

Sont abordés ensuite les rapports entre la SEC et les autres associations. Agnès Spiquel rappelle que la SEC n'accorde d'intérêt qu'aux colloques pertinents sur Camus. Cependant, l'annonce d'un colloque peut faire l'objet, dans le bulletin, d'un billet d'un adhérent, en son nom propre.

La réunion se voulait informelle ; chacun put exprimer ses idées le plus librement possible y compris au cours d'un déjeuner fort sympathique qui réunit les membres présents le matin. Il apparaît que ce type de réunion semble convenir aux membres de la Société. Les échanges sont fructueux. En tant que secrétaire et trésorière, nous trouvons très agréables de pouvoir mettre un visage sur un nom qui se résume trop souvent à une signature au bas d'une lettre ou d'un chèque.

Quelques réflexions de Guy Basset sur la vie de la SEC

- La Société aujourd'hui repose principalement sur le bulletin et la teneur, la qualité, le positionnement que le travail inlassable de Pierre Le Baut - qu'il en soit remercié - a porté à un niveau qui en fait désormais une référence. Il est heureux que certaines personnes y donnent parfois des notes de synthèse ou d'érudition au risque que leurs textes soient perdus. Il est indispensable à mon sens que ce travail de mise au net et au point soit poursuivi dans cette instance "souple" qui n'a pas d'équivalent... C'est aujourd'hui la /seule /manifestation publique et visible de l'association comme telle. Que sera-ce demain sans Pierre ? Comment prendre le relais et qui le fera ? Avec compétence, autorité et originalité.
- Le Bulletin fonctionne comme un bulletin de /liaison /mais sa parution trimestrielle gomme un certain nombre de liaisons informelles qui font la vie d'une société à condition qu'elles témoignent d'un esprit d'ouverture maximal en évitant de tourner à la confrérie secrète ou à l'adoubement stérile.
- L'association n'/organise /pas mais /parraine /des activités, des colloques, des publications. Cela pose à mon avis trois questions : celle de la régularité des activités, celle des initiatives personnelles (qui est parrainé, qui est envoyé ?), celle d'une continuité et d'une dynamique de l'association. Accueillie par d'autres et souvent par d'autres institutions, il n'est pas sûr que l'association puisse dans ces conditions acquérir un positionnement durable. Participant à un colloque, à Beaubourg ou ailleurs..., la question a souvent été : /quand nous reverrons-nous, nous, membres de l'association/ ? Ce n'est pas la régularité des assemblées générales qui compte mais plutôt la régularité des rencontres, annoncées à l'avance : une ou deux fois par an par exemple. Et il apparaît indispensable que les membres de l'association puissent à certaines occasions se retrouver totalement entre eux, notamment autour de certains thèmes spécifiques, sans aucun parrainage.

A contrario, j'avoue avoir été un peu surpris de la faible présence des camusiens à un colloque intitulé "Camus et Simone Weil" dont je ne sais pas s'il bénéficiait officiellement du patronage de l'association, mais qui, en tous cas, avait été très largement annoncé et dans lequel on attendait la présence de camusiens. (L'inconvénient d'un parrainage est que les membres d'une association n'ont jamais le sentiment de se retrouver entre eux.) Il y a donc une réflexion à avoir sur les activités régulières de la société et aussi ce que signifie un parrainage et les devoirs que cela implique vis à vis de la société comme vis à vis des co-organisateurs.

- Et j'ajouterai, malgré des efforts louables, la difficulté pour des universitaires de faire place à des "amateurs éclairés", professeurs du secondaire, ou autres... au niveau de la parole et des publications.
- Je crois aussi qu'une analyse sociologique des adhérents serait intéressante ; combien de médecins (hors d'origine algéroise), combien de journalistes (Camus ne fut-il pas journaliste ?), combien de cadres et de dirigeants d'entreprise, combien d'avocats ou juristes, combien de bibliothécaires... Si l'œuvre de Camus a encore à nous parler, voire à nous guider, l'élargissement des membres et leur présence active aux activités m'apparaît tout à fait nécessaire. Il y a là des pistes à explorer sans attendre que les adhérents viennent à nous. Dans cette approche, les statuts d'une association ne sont qu'un cadre juridique, qui a à s'adapter par rapport à une politique, voire une stratégie de communication ou de présence.
- En outre, j'imagine bien le désarroi, voire la perplexité que certains, notamment étrangers, peuvent avoir quand ils sentent des initiatives diverses, non coordonnées, parfois désordonnées et je suis frappé de voir ainsi des personnalités étrangères (et même françaises) donner des communications de haut niveau dans des structures très différentes et communiquant peu entre elles... Le rôle de l'association devrait être alors précisé : articulation par rapport aux Rencontres méditerranéennes, à la Méjanas, et sans doute d'autres lieux... Avec sans doute des partenariats structurels et officialisés à créer.
- Il me semble ainsi indispensable de réhabiliter la notion d'Assemblée Générale et de positionner le rôle du bureau non pour en faire une opération administrative (convocation obligatoire d'une AG) mais un vrai acte de vie de la société. Si, les dernières fois, le nombre de pouvoirs de personnes représentées a été, à mon sens, si important, c'est aussi que ces dernières n'y ressentent pas la nécessité d'y être physiquement. Une conférence, une visite bien ciblée pourraient servir de produit d'appel (quel barbarisme !) avant quelque chose de plus convivial. Que donnons-nous à manger à nos membres, hors le Bulletin et des incitations à acheter des livres à prix promotionnel ? Pourquoi adhérer à l'association ?
- J'ajoute un dernier point : le forum. Il est accueilli sur le site webcamus qui a des liens très privilégiés avec l'association. Si l'initiative et la naïveté de certaines découvertes ont un côté sympathique, il serait regrettable qu'à terme l'association puisse être pour une part tenue responsable de certains propos qui y circulent. Nier son utilité serait absurde, mais une certaine "surveillance" serait sans doute nécessaire avec interventions tout à fait limitées pour éviter des dérives ou recadrer. C'est ce que j'ai récemment fait à propos de Benisti ou des relations entre Heidegger et Camus. En restant factuel et en rappelant ce que nous faisons. Mais il m'apparaîtrait nécessaire que cette fonction soit coordonnée au niveau du bureau.

Colloque « Albert Camus et Jean Grenier : la chance de trouver un maître »

Gênes, 24 janvier 2005

À l'occasion de la traduction italienne d'*Inspirations méditerranéennes* et des *Souvenirs* de Jean Grenier, la ville de Gênes a organisé un colloque « Albert Camus et Jean Grenier : la chance de trouver un maître ». Consuelo Barilari, responsable du colloque, a réuni dans le superbe Palais Tursi, spécialistes et amoureux des deux auteurs. Jacques Barrère, directeur du Centre culturel franco-italien « Galliera » a ouvert la séance ; Khaled Fouad Allam, journaliste à la *Repubblica* a tenu avec brio le rôle de modérateur.

J'ai proposé une communication sur « Jean Grenier, un maître à penser. Albert Camus, Premiers écrits » [dont on trouvera ci-dessous de très larges extraits].

Caterina Pastura, auteur de la version italienne de l'œuvre de Jean Grenier, a rappelé dans quelles circonstances les écrits du maître de Camus avaient été publiés.

Sergio Zoppi, professeur à l'université de Turin, a évoqué la réception du théâtre de Camus en Italie, à travers différentes mises en scène. Giorgio Strelher, en 1945, fut le premier à monter *Caligula*, suivi en 1949 par Guido Pandolfi avec *Le Malentendu*. Camus est alors perçu comme un auteur existentialiste. En 1959, Ruggero met en scène *Caligula* interprété par Carmelo Bene, un comédien assez révolutionnaire, qui donne une version relativement excentrique de la pièce ; l'acteur donne son empreinte au personnage, très loin du style réaliste : il en fait un être capricieux et baroque. En 1961, Carmelo Bene monte et joue *Caligula* à Gênes. Sa mise en scène, quelque peu loufoque, est contestée par le public. Les costumes, encore mouillés, ont été imprégnés de thé pour perdre de leur blancheur ! D'autres mises en scène plus traditionnelles ont vu le jour, et *Caligula* a été représenté pour la dernière fois en 2003.

Carlo Fanelli, de l'université de Cosenza, a évoqué ce qui l'avait conduit à imaginer une rencontre originale entre le maître et l'élève, support au spectacle donné les 25, 27 et 28 janvier au théâtre della Tosse à Gênes. Il a lu l'œuvre de Camus à travers le filtre de Grenier et a imaginé la rencontre des deux hommes dans l'au-delà, endroit où seule la vérité a cours. Il pense que Grenier fut pour Camus un père de substitution. Il a conçu un spectacle très littéraire, où chaque mot compte.

Je n'ai pas pu assister à la représentation théâtrale, mais j'ai eu la chance de voir une répétition et le jeu des deux acteurs était tout à fait remarquable, aussi bien celui de Roberto Alinghieri dans le rôle de Jean Grenier, que celui de Gian Luca Gobbi, interprétant Camus.

Je tiens à remercier vivement Consuelo Barilari de son accueil très cordial, et ma traductrice qui m'a assistée tout au long du colloque. Malgré son efficacité, je n'ai pas pu apprécier toute la saveur des échanges. C'est pourquoi ce compte rendu est un peu sommaire !

Marie-Thérèse BLONDEAU

JEAN GRENIER, UN MAÎTRE A PENSER. ALBERT CAMUS, PREMIERS ÉCRITS

(extraits)

Camus avait 20 ans lorsqu'il lut pour la première fois, à Alger, *Les Îles* de Jean Grenier, paru en librairie à l'automne 1933. Dans la préface qu'il écrivit en 1959, il dit avoir ressenti un véritable « ébranlement » et reconnaît sa dette envers son maître et professeur de philosophie :

À l'époque où je découvris *Les Îles*, je voulais écrire, je crois. Mais je n'ai vraiment décidé de le faire qu'après cette lecture. D'autres livres ont contribué à cette décision. Leur rôle achevé, je les ai oubliés. Celui-ci, au contraire, n'a pas cessé de vivre en moi, depuis plus de vingt ans que je le lis. [...] J'admire seulement ma chance, à moi qui, plus que quiconque, avait besoin de m'incliner, de m'être trouvé un maître, au moment qu'il fallait, et d'avoir pu continuer à l'aimer et à l'admirer à travers les années et les œuvres. (*Les Îles* préface p. 14, Gallimard, L'Imaginaire, 2003)

Il rencontre Jean Grenier au moment opportun, en 1930, au grand lycée d'Alger, en classe de philosophie. Mais à la fin du premier trimestre, il ne revient pas en cours : il vient de subir sa première attaque de tuberculose. Grenier remarque son absence, on lui dit qu'il est malade et il lui rend visite chez lui en compagnie d'un élève : « Dans une pièce je vis assis Albert Camus qui me dit à peine bonjour et répondit par des monosyllabes à mes questions sur sa santé. Nous avions l'air de gêneurs, son ami et moi. Le silence tombait entre chaque phrase. Nous nous décidâmes à repartir. », raconte-t-il dans le livre de *Souvenirs* qu'il lui consacre en 1968. Il voit dans l'attitude de « l'adolescent, malade et pauvre, orphelin de père, vivant dans un milieu où ses aspirations ne pouvaient être comprises ni encouragées » une « fierté [qui] peut rendre ombrageux. »

La lettre que Camus adresse le 18 septembre 1951 à Grenier nous donne son point de vue sur cette rencontre :

Si je n'avais pas une curieuse impuissance à écrire des souvenirs, j'aurais aimé raconter les mêmes faits dans la perspective qui était la mienne. Vous y auriez lu alors que le très jeune homme dont l'accueil, à Belcourt, vous a surpris, était surtout suffoqué de timidité et de reconnaissance parce que vous étiez venu jusqu'à lui. Cela est si vrai que, de cette visite qui vous a laissé si désorienté, date la fidélité que je vous ai gardée pendant vingt ans et qui ne se démentira pas. » (*Correspondance Grenier-Camus*, p.179)

La première lettre de Camus à Grenier date du 20 mai 1932 ; la dernière fut écrite à Lourmarin le 28 décembre 1959. On peut y lire cette phrase qui, *a posteriori*, semble résonner comme un rappel : « J'espérais recevoir la nouvelle édition des *Îles*. » L'exemplaire que Grenier lui envoie ne parviendra à Lourmarin qu'après sa mort.

On trouve trace dans les premières lettres de Camus des lectures conseillées par Grenier qui initiait ainsi, indirectement ses élèves au « monde de la création », après l'avoir fait directement par son exemple puisque lui-même écrivait. Sans doute est-il à l'origine de la redécouverte de Gide par Camus, après un premier rendez-vous manqué. « Mon goût pour Gide redouble en lisant son *Journal* », lui confie-t-il dans sa première lettre. On doit à Camus lui-même l'historique de cette rencontre en deux temps avec l'œuvre gidienne.

J'avais seize ans lorsque je rencontrai Gide pour la première fois. Un oncle, qui avait pris en charge une partie de mon éducation, me donnait parfois des livres. [Il s'agit de l'oncle Acault, boucher de son état, libre penseur, qui accueillit Camus lorsqu'il tomba malade, fin 1930- 1931] [...] Un jour, il me tendit un petit livre à couverture parcheminée, m'assurant que « ça m'intéresserait » ; j'ai dû ouvrir *Les Nourritures terrestres* après avoir terminé *Lettres de femmes* ou un volume des *Pardaillan*. Ces invocations me parurent obscures. (*Essais*, p.1117)

Sa deuxième rencontre avec Gide se fit après la lecture de *La Douleur* d'André de Richaud. Voici ce qu'il en dit, toujours dans *Rencontres avec Gide* (Hommage de la NRF, novembre 1951) :

Un matin, je tombai enfin sur les *Traité*s de Gide. Deux jours après, je savais par cœur des passages de la *Tentative amoureuse*. Quant au *Retour de l'enfant prodigue*, il était devenu le livre dont je ne parlais pas : la perfection ferme la bouche. [...] je lus toute l'œuvre de Gide et je reçus, à mon tour, des *Nourritures terrestres*, l'ébranlement si souvent décrit. Mais je le reçus à la deuxième rencontre, on le voit, peut-être parce que j'étais à l'époque de ma première lecture un jeune barbare sans lumières, mais aussi parce que cet ébranlement ne pouvait être, en ce qui me concerne, celui des sens. Il s'agissait d'un choc autrement décisif. Bien avant que Gide lui-même eût confirmé cette interprétation, j'appris à lire dans *Les Nourritures terrestres* l'évangile du dénuement dont j'avais besoin. (*Essais*, p.1118)

On aura remarqué que Camus emploie le même terme pour parler de Gide et de Grenier : « ébranlement ». Les souvenirs de Grenier corroborent ceux de Camus : « À tous les écrivains célèbres de l'époque, Albert Camus, à l'âge de dix-huit ans, préférait Gide dont il trouvait le *Journal* "humain" (qualité qu'il ne découvrait pas chez beaucoup d'autres). » (*Souvenirs*, p.77).

Il lui conseille aussi un livre décisif, qui le marque profondément, dans lequel il se retrouve: *La Douleur* d'André de Richaud que nous avons déjà évoqué. Voici ce qu'en dit Camus :

[...] je n'ai jamais oublié son beau livre, qui fut le premier à me parler de ce que je connaissais : une mère, la pauvreté, de beaux soirs dans le ciel. Il dénouait au fond de moi un nœud de liens obscurs, me délivrait d'entraves dont je sentais la gêne sans pouvoir les nommer. Je le lus en une nuit, selon la règle, et au réveil, nanti d'une étrange et neuve liberté, j'avançai, hésitant, sur une terre inconnue. Je venais d'apprendre que les livres ne versaient pas seulement l'oubli et la distraction [...] *La Douleur* me fit entrevoir le monde de la création, où Gide devait me faire pénétrer. » (*Essais*, p.1117-1118)

Le rôle de Jean Grenier auprès de ses élèves est bien mis en évidence par ce qu'il écrit dans l'« Avant-propos » au numéro 7 de la revue *Sud* paru en juin 1932, revue dans laquelle il présente des essais « dus à des jeunes gens dont certains n'ont pas plus de vingt ans » Il continue : « ce sont des ébauches, parfois des esquisses ». À l'origine, ces travaux étaient destinés à rester manuscrits. Deux sont de Camus : *Essai sur la musique* (centré sur la conception que se font Schopenhauer et Nietzsche de la musique), et *La Philosophie du siècle*, consacré à l'ouvrage que Bergson venait de publier, *Les Deux Sources de La morale et de la religion* (1932).

Grenier fut pour ses élèves un modèle à la fois humain et littéraire. À son contact, Camus apprit qu'on n'écrit pas pour affirmer, mais pour exprimer des doutes et les assumer. Une lecture alternée de Camus et des *Souvenirs* de Grenier nous renseigne sur ce que furent leurs liens.

Ce qu'il a appris de moi ? Il a vécu auprès d'un homme qui était chargé de l'enseigner, parmi beaucoup d'autres, mais qui n'a fait que lui communiquer involontairement ses rêves. [...] Il a pensé en me connaissant, et en voyant que j'écrivais, que l'on pouvait « écrire ». Jusque là il n'avait connu que des hommes intelligents et cultivés pour la plupart, mais qui gardaient leurs idées pour eux et qui, lorsqu'ils se mettaient à publier, ne parlaient que de choses d'intérêt général ou historique. À coup sûr il faut faire preuve d'une grande hardiesse pour parler de soi-même ; je m'en rendais compte le premier, sans pouvoir m'empêcher de le faire. Il s'est trouvé que j'ai servi d'exemple. (Grenier, *Souvenirs*, p. 19-22)

Mais Camus semble plus s'intéresser à l'homme Grenier qu'à l'auteur comme le montre cette note de lecture d'avril 1933 :

Ai lu le livre de Grenier. Il y est tout entier et je sens croître l'admiration et l'amour qu'il m'inspire. C'est de lui-même qu'on peut dire qu'il assume le plus d'humanité possible, précisément en tâchant de s'en éloigner. L'unité de son livre est la présence constante de la mort. Je m'explique ainsi que la seule vue de G., tout en ne modifiant rien à ma façon d'être, me rend plus grave, plus pénétré de la gravité de la vie.

Je ne sais pas d'homme qui puisse me rendre ainsi. Deux heures passées avec lui m'augmentent toujours. Saurais-je jamais ce que je lui dois ? » (*Cahiers Albert Camus* 2, p. 204)

Ainsi, il voit en Jean Grenier un maître et dès 1933 reconnaît ce qu'il lui doit. Il le redira dans la préface aux *Îles* en janvier 1959.

Grenier se demande s'il fut pour Camus « un modèle littéraire » ou un « inspirateur ». « Pour les débuts, oui, peut-être », confie-t-il en 1968. Son influence fut déterminante dans les premiers écrits de son élève. On relève des « rencontres entre *Les Îles* et *La Maison mauresque*, en avril 1933 », comme le remarque Jacqueline Lévi-Valensi, ce qui laisse supposer que Camus a pu lire le manuscrit, ou des fragments, puisque le livre de Grenier ne paraîtra, comme nous l'avons déjà signalé, qu'à l'automne 1933. Ainsi, la description des paysages méditerranéens dans « Les Îles Fortunées » résonne étrangement dans « Le Patio » de *La Maison mauresque*, première œuvre véritable de Camus. Les notes de lecture d'avril 1933 reviennent à plusieurs reprises sur ces pages, qu'il a fait lire à Grenier :

Terminé ma *Maison mauresque*. Sans doute vaut-elle mieux que ce que j'ai montré à G. [...] Je m'étonne à cette heure d'accorder plus d'importance qu'elle n'en mérite (je m'en rends bien compte) à ma *Maison mauresque*. Sans doute pour ce travail qu'elle m'a coûté, lorsque je songe à son peu de volume. Je me défends de la relire avant G. (*Cahiers Albert Camus* 2, p. 201-202)

De même que *Les Îles* sont précédées d'un court préambule, *La Maison mauresque* est composé d'un prologue suivi de cinq textes. On devine également l'influence de Grenier dans l'accord de Camus avec le soleil : « En ce jour, je consentis au soleil » (p. 212) rappelle cette phrase des *Îles* : « Tel midi devant une plaine éblouie de soleil, j'ai vu et j'ai accepté ».

Le dernier point que nous voudrions aborder est celui du voyage auquel Grenier s'intéresse dans « Les Îles Fortunées ». Il s'interroge sur les motivations qui nous poussent à voyager : « On voyage pour recueillir en un mois, en un an, une douzaine de sensations rares, j'entends celles qui peuvent susciter en vous ce chant intérieur faute duquel rien de ce qu'on ressent ne vaut. » Il poursuit sa réflexion : « On peut voyager non pour se fuir, chose impossible, mais pour se trouver. » (p. 83-84). Dans *Inspirations méditerranéennes* en 1940, il insistera sur le dépaysement dû au voyage :

Nous nous mésestimons sans cesse. Poussés comme dans un cul-de-sac par la pauvreté, la maladie, la solitude, le dépaysement, notre éternité se révèle à nous sans équivoque.
Il faut que nous soyons poussés dans nos derniers retranchements. (p. 61)

En janvier 1936, Camus note dans ses *Carnets* à propos de son séjour : « *Aux Baléares : L'été passé*. Il ne faut pas dire qu'on voyage pour son plaisir. Il n'y a pas de plaisir à voyager. » (*Carnets* 1, p. 26). On peut voir dans ce jugement un écho à la déclaration de Gide en 1925 : « De tous les plaisirs, le voyage est le plus triste. » (*Essais*, p. 349) ; car Grenier, mais aussi Gide et Montherlant lui ont appris que l'écrivain qui voyage n'est pas un touriste ordinaire.

Pour Camus, « Ce qui fait le prix du voyage, c'est la peur », comme il le note dans ses *Carnets* en 1936 (*Carnets* 1, p. 26). La peur vient de l'étrangeté, sentiment qu'il a lui-même éprouvé à Prague en 1937, et qu'il traduit si bien dans la première partie de « La Mort dans l'âme » dans *L'Envers et l'Endroit*. Après son voyage à Prague, il revit en retrouvant l'Italie, et les paysages méditerranéens :

J'entre en Italie. Terre faite à mon âme, je reconnais un à un les signes de son approche. [...] Bien sûr, je n'avais pas changé. Je n'étais seulement plus seul. A Prague, j'étouffais entre des murs. Ici, j'étais devant le monde, et projeté autour de moi, je peuplais l'univers de formes semblables à moi. (*Essais*, p.37).

L'Envers et l'Endroit, dédié à Jean Grenier, paraît en 1937 dans la collection « Méditerranéennes » de la maison d'édition « Les vraies richesses », fondée par Edmond Charlot et ses amis.

En 1940, on retrouvera dans *Inspirations méditerranéennes* de Grenier plus d'une parenté avec ces textes antérieurs. Au jeune Camus, l'ouvrage de Grenier parle de « la Méditerranée » comme « d'un ensemble de paysages et de peuples unis par la beauté, la passion et la mort », remarque Jacqueline Lévi-Valensi. Car Grenier poursuit dans cette œuvre le même type de réflexions esthétiques, morales, philosophiques que dans *les Îles* mais en les inscrivant cette fois dans un paysage méditerranéen. Il est marqué par des lieux que l'on retrouve chez Camus : le cimetière de Santa Cruz, qui domine Oran, le Casino Bastrana, la Kasbah d'Alger. Comme le dit Paul Viallaneix dans *Cahiers Albert Camus 2*, « le désert exerce sur le maître et sur le disciple la même fascination » (p. 85). Mais là où Grenier évoque « une sorte d'étreinte de la nature et de l'esprit », Camus parle de l'accord entre la terre et le corps, ce qu'il décrira dans *Noces* (édité en 1939 mais écrit en 1936 et 1937). Le quatrième et dernier essai, « Le Désert » est d'ailleurs dédié à Jean Grenier (à qui Camus dédiera aussi *l'Homme révolté* en 1951). Certains textes de *L'Exil et le Royaume* en 1957 répondent encore et toujours à *Inspirations méditerranéennes*. « Un soir à Biskra » ou « la Nuit à la Médina » se retrouvent dans *L'Été* en 1954 ; mais l'on se souvient que l'écriture des textes qui composent ce recueil s'échelonne de 1939 à 1953.

On pourrait trouver encore de nombreux points communs entre le maître et l'élève, mais ce n'est pas ici le lieu d'une étude exhaustive. Nous avons volontairement choisi de ne pas évoquer ce qui les séparait, dans le cadre réduit de cette communication.

Je voudrais enfin dire, par delà ce qui nous sépare désormais, ma gratitude à Jacqueline Lévi-Valensi, grâce à laquelle cette communication a vu le jour. Qu'elle en soit remerciée. Sa thèse d'État qu'elle a pu relire avant sa mort, le 12 novembre 2004, et qui paraîtra bientôt, m'a fourni l'essentiel de mon propos. Je lui dédie ce modeste travail.

Marie-Thérèse BLONDEAU

Avignon, du 21 mars au 3 avril 2005

La Peste

Le Théâtre du Chêne Noir a donné plusieurs représentations de l'adaptation du roman de Camus par José Brouwers, dans une mise en scène de Marc Ollinger (co-production Théâtre des Capucins à Luxembourg et Théâtre du Chêne Noir).

« Marc Ollinger réussit à mettre en relief, et l'atmosphère angoissante dans la ville pestiférée d'Oran plongée dans une quarantaine tragique, et la tension, le désespoir et le sursaut des hommes accablés par le fléau. Tous les comédiens sont excellents, campant leurs personnages avec vigueur et résonance. » (Marc Weinachter)

Remarques sur un bilan négatif

Est-on parvenu au terme d'un processus ?

Les données que livre Jeanyves Guérin étaient dans les esprits. Regroupées, elles ont le mérite de mettre un terme aux discours lénifiants des dernières années.

- La déperdition entre inscrits en thèse et doctorants accomplis est très préoccupante .Le relais entre *recherche d'hier* et *celle d'aujourd'hui* n'opère plus.
- Les sujets de thèse confiés, en « recherche littéraire », sont **rebattus** et assez souvent **dépourvus de pertinence**.
- Il n'y a **pas la moindre concertation ou programmation** sur les besoins et les perspectives à retenir.
- **Les recherches sont conduites trop souvent à l'écart des préoccupations méthodologiques et conceptuelles**, de mise, pourtant, dans toute investigation à visée scientifique.
- **La plupart des directeurs de recherche opérants ne sont pas spécialistes du domaine camusien** et la constitution d'un jury de spécialistes en ce domaine s'avère laborieuse.
- **La qualité discutable** des thèses explique l'absence de validation par la section concernée du CNU.
- **Les « bons étudiants »** ignorent le champ camusien.

Ce rappel aux réalités, qui sonne comme un glas, eût été encore plus profitable il y a dix ans! Mais il est salutaire, car il met fin à une hypocrisie et à une irresponsabilité.

Car, qu'y a t'il de plus absurde et de plus désespérant que de prendre conscience que la formation à la recherche, l'une de nos fonctions universitaires essentielles, dont l'objet est de transmettre notre savoir faire et les résultats de notre recherche, afin que les élites de demain prennent notre relève, débouche, après quinze ans, sur ce constat d'échec ? Comment pourrions-nous croire que ce bilan négatif exempte les directeurs de recherche d'une responsabilité première dans le désastre qui s'annonce : plusieurs équipes de recherche potentielle qui n'auront pas de succession ? Qu'avons-nous produit, cherché, trouvé, transmis, préparé durant ces quinze dernières années ? Sauf exception, nous avons privilégié, la *traque aux inédits*, certains points d'histoire littéraire , ou de « réception » de l'œuvre, *au détriment de l'analyse des œuvres elles-mêmes et en elles-mêmes* .Et de « réception » en « réception », nous avons négligé le noyau dur de l'œuvre, qui eût dû être notre tâche essentielle, au profit des « lectures » naïves et superficielles, des confrontations entre rondelles de carotte et de saucisson (dont la pertinence se limite à une pseudo lexie commune), et des à-côtés suscitant les faux procès et les réductions de l'œuvre à tel ou tel propos coupé de son contexte .Tout comme, si incapable d'avancer dans la connaissance et la compréhension de l'œuvre, nous avons accepté, pour exister comme chercheurs, de déplacer les centres d'intérêt et de leur substituer l'examen des « malentendus », que nous aurions en grande partie contribué à majorer, et, conséquemment, que l'œuvre soit occultée ou coupée de ses racines, au profit d'une consécration de ses « manques », ou de ses « défaillances », au regard d'une actualité passée ou d'un réel, qu'elle aurait ignoré, ou camouflé, et que nous apprécierions, nous, hors de la fournaise, avec le regard des bonnes consciences.

Le trait peut paraître excessif et susciter des dénégations : les évidences sont, malheureusement, telles. Pourquoi ? Parce que nous avons refusé depuis quinze ans de faire tout bilan qui nous eût renseigné sur les urgences et sur nos erreurs éventuelles. On appelle cela *la marche aveugle*. Heureusement, la nouvelle édition Pléiade permettra de faire le point, peut-être, sur ce qui a avancé, depuis quarante ans.

Loin de moi, l'idée de nier l'intérêt d'un regard critique, sans concession même, quand nécessaire, s'il y a eu imposture. Camus ne l'a jamais craint. L'inverse est plutôt vrai : son œuvre n'a nul besoin d'embaumement, de dévotion, de sanctification, ou de vénération. Elle a besoin d'air et d'espace, ceux que donnent la connaissance et l'analyse intelligente et renouvelée de ses représentations, de ses formes et de leur sens. « Au bout de toute liberté, il y a une sentence », disait Clamence, qui ajoutait « j'ai compris, en somme, qu'il y avait en eux une vocation irrésistible au jugement ».

Puisque nous n'avons pu, ni former, ni sélectionner, ni motiver, ni encadrer, ni doter de sujets pertinents, ni protéger les doctorants qui émergent et qui voient leur thèse disqualifiée par la section concernée du CNU, quel crédit nous reconnaitrions-nous? « Prophète vide pour temps médiocre » ? N'y a-t-il pas un certain cynisme à voir, sans réagir, ainsi gâchées et jetées à bas, quatre années d'efforts réciproques (multipliées par n cas) de travail et d'espoir, ceux des directeurs de thèse et ceux des doctorants? *Chercheurs en fraude*, tel serait donc le label final de ces docteurs rejetés au moment de leur insertion professionnelle ? Ce bilan nous concerne aussi.

Le malaise actuel vient donc de loin et ne concerne pas simplement la sphère camusienne.

Je tiens à dire d'emblée que les réflexions qui suivent ne traduisent nullement une prétention quelconque à faire leçon à qui que ce soit, et n'ont d'autre ambition que d'explicitier les causes du malaise que l'on peut ressentir à l'égard d'un objet et d'une cause qui se dérobent sous nos yeux. Sous la forme militante dont j'use parfois, quand une cause m'importe, j'exprime, ci-après, des préoccupations qui pourraient servir de repères au débat salutaire qu'il faut engager, si l'on se soucie d'un autre avenir pour une œuvre importante du XXe siècle que de celui de *faire valoir* à des querelles médiocres et à des platitudes de pensée. Malgré les alertes que j'ai émises, par le passé, je reste partie prenante du bilan négatif.

Je n'ai comme titres qui m'autorisent à cette revue ingrate, que les 43 années de recherche consacrées à l'œuvre de Camus, puisque mon D.E.S. (équivalence de la maîtrise et du DEA) portait sur « Les structures superficielles du discours dans *La Chute* », et ma double inscription sur les listes d'aptitude au poste de professeur des universités *en littérature française contemporaine et en linguistique française*, après la soutenance du doctorat d'état.

La double dilution de l'objet et de la cause a pris tournure dès la fin des années 1980, qui vit un bouleversement radical de l'objet et du phénomène littéraires et une régression théorique et méthodologique, probablement sans précédent dans l'histoire de l'évolution scientifique en sciences humaines.

Dilution d'autant plus profonde et sournoise que l'objet même de littérature subissait une transformation radicale sous les coups conjugués des restructurations éditoriales, des changements d'attitude à l'égard de la littérature chez les nouvelles jeunes générations, des modalités de représentation et de questionnement de l'objet littéraire par les relais médiatiques, et de la désaffection du public à l'égard des jeux et des afféteries pseudo-éthiques d'intellectuels en mal de tribune. L'indifférence, la perte de crédit, la dissolution même de l'objet littéraire en des narrations dictées par l'exhibitionnisme des uns et le voyeurisme des autres, la dérision à l'égard des funambulismes divers ont conduit à ce que la littérature paraisse un objet flou, un jeu stérile, une faribole, une foire aux vanités et aux appétits financiers. « Aujourd'hui, la littérature française est un désert. [...] Il y a un devenir industriel de la littérature, notamment du roman. [...] En France, 600 romans paraissent à chaque rentrée. [...] *Harry Potter* est un produit dérivé, pas un livre. » (Richard Millet, *Harcèlement littéraire*, Gallimard, 2005)

Sur l'autre versant, le pôle d'analyse, d'explicitation et d'enrichissement du capital de sens produit par la littérature, celle qui interroge le réel pour le ressourcer et le réhumaniser, a subi, et l'effet des bouleversements qui ont transformé l'objet littéraire et les conditions de sa production, et celui des multiples chocs qui ont atteint les façons d'interroger et d'analyser la création littéraire.

Subitement, faute d'être assimilés et intégrés à une pratique analytique intelligente et non psittaciste, les concepts pragmatiques qui servaient de fondements à la constitution d'une science des textes et des phénomènes littéraires, science non détachable de l'arbre scientifique, -notamment ceux empruntés à la sémiotique, à l'analyse linguistique des textes littéraires, à la psychanalyse, et aux autres sciences sociales parentes, la sociologie notamment-, ont été rejetés, soit parce que non compris, donc inexploitable, soit parce que trop ambitieux à l'égard de l'objet d'analyse, entré en turbulence et difficilement saisissable.

Les esprits, enclins à ne pas modifier leurs outils d'investigation et à s'en tenir au capital de thèmes et d'objets sécurisants de la décennie 1960 -un peu mâtinés d'un pathos emprunté au groupe *Tel Quel* parfois-, ou décidés à s'adapter à l'air du temps en prônant un syncrétisme contraire à l'esprit scientifique, y trouvèrent leur compte. Mais la fonction même de la recherche littéraire et la progression de ses modèles analytiques n'y trouvèrent pas le leur.

Oubliés les fondements et les principes en discussion dans les disputes antérieures entre les Picard, Maurron, Goldmann, Barthes, Greimas, Genette, Deleuze, Lyotard, Jean-Pierre Richard, etc... Les « nouveaux exégètes » académiques revinrent aux jeux thématiques classiques. J'ai assisté, éberlué, lors du Colloque traitant du « Lyrisme de Camus », à un exercice de virtuosité verbale, dont ni le fond, ni les outils, ni les résultats de « l'investigation » supposée, ne s'apparentaient à une communication de portée scientifique. L'« exégète », tel un derviche tourneur, se laissait conduire par l'ivresse du dire, sans se préoccuper de l'intérêt que pouvait y trouver l'auditoire. En 2003, à Toulouse le Mirail, à un colloque censé faire le point sur les analyses formelles du texte littéraire, j'ai observé, médusé, la logorrhée savante d'un directeur de recherches au Cnrs, pourtant expérimenté en sémantique des textes littéraires, nous assénait que les repères théoriques et méthodologiques de la décennie antérieure n'étaient que diablerie au regard du cadre épistémologique qu'on puisait, non chez Saint Thomas, mais dans Saint Augustin.

Les quelques questions fondamentales que l'on pose habituellement pour vérifier qu'il y a bien un objet à analyser, sur sa nature, sur son statut, l'explicitation des bases sur lesquelles prend appui l'investigation conduite, les précautions méthodologiques observées, les procédures de vérification du bien fondé des résultats obtenus, sans parler des questions initiales que doit se poser tout chercheur, sur l'opportunité, sur la pertinence, sur la faisabilité et sur la cohérence de la recherche conduite, sont désormais rangées au musée des préoccupations désuètes. Sans parler du cadre formel dans lequel on doit insérer les données successives que l'on recueille, si l'on veut les appréhender autrement que de façon discontinue et trompeuse. Seule une formalisation légère donne les moyens de construire des modèles qui portent la marque de la spécificité d'une œuvre ou d'un écrivain, et de les mettre *en situation* pour leur reconnaître un sens. Qu'on le veuille ou non, ce sont ces opérations logiques qui sont à la base du découpage du réel par le cerveau humain et de la constitution de ses pensées en raisonnement.

Sans ces garde-fous, le texte se dilue et peut être morcelé en « perceptions » qui renvoient plus à l'exégète qu'à l'objet prétendument analysé. L'exégète est ainsi libre de lui substituer toutes ses « visions » ou ses « délires », ou ses « espaces », « il peut divaguer en « analyse symptomale » ou thématique de son goût et de sa pseudo compétence. Il peut inventer des champs conceptuels dont il a le secret et dont il se garde bien d'en définir la marque et le bien fondé. Le texte littéraire n'est plus sujet d'analyse et de recherche à prétention scientifique, donc porté par une communauté de chercheurs qui investit le résultat de cette recherche d'une pertinence et d'une cohérence suffisantes. Trop souvent, il devient le simple fil conducteur d'une histoire que l'on déroule de la même façon : ce qu'a voulu dire ou cacher, « l'auteur », ce qu'il a voulu « dénoncer », en quoi il s'y « dévoile », la représentation des personnages, lesquels sont « vrais » ou « faux », alors que ce sont avant tout des créatures de fiction, leur psychologie toujours abordée selon les mêmes lieux communs, leur façon de « parler » soumise à un cadre archéo ou néo-rhétorique, et le cadre spatio-temporel décrit d'après un archétype invariant. Le

tout assorti de digressions historiques, biographiques, esthétique-sociologiques, et ressemblant au script d'une séquence d' « Apostrophes » conduite avec un Patrick Modiano non récalcitrant .(1)

Tous les vingt ans, nous serions donc conduits à considérer que ce qui a été produit durant la période écoulée, et que nous avons pris pour de la science, n'aurait été que subterfuge, et qu'il faudrait en faire table rase, en retournant à des pratiques individuelles, plus ou moins artisanales. Le cirque déplacerait ses tréteaux, ses magies, et changerait de marionnettes ? Quelle ambition scientifique y résisterait ? Le discrédit de la recherche en littérature vient donc, peut-être, aussi, de l'usure des pratiques, et du laisser aller de ceux sur qui reposent théoriquement l'avenir et la justification du statut universitaire d'une « science ». Sans parler du chamboulement qu'inflige à la création littéraire l'apparition de nouvelles formes de perception, de lecture, de conservation et d'expression, telles que les écritures hypertextuelles et le modèle narratif en vigueur dans les jeux électroniques.

Est-on parvenu au terme d'un processus ? « L'épuisement » des ambitions d'investigation, l'atrophie des systèmes théoriques et méthodologiques, le renoncement à construire l'infrastructure critique dont toute recherche digne de ce nom a besoin, et l'individualisme des pratiques, sont la marque d'une crise profonde, voire les signes annonciateurs d'un décrochage, pour quelques décennies, de l'arbre scientifique. Happés par la « refondation » opérée par la société de consommation, l'objet littéraire et son exégèse obéiraient désormais aux cycles contradictoires des modes, des tendances et des effets, l'exception culturelle française n'étant qu'un cache misère commode de l'affaissement idéologique généralisé.

Comme d'autres, j'ai cru utile de tirer le signal d'alarme, notamment avant les assemblées générales de la *S.E.C* en 2000 et 2001.

Jacqueline, que j'avais entretenue de mes craintes et de mes suggestions pour faire de la *SEC* l'instrument d'une impulsion nouvelle et indispensable, si l'on voulait inverser un processus d'enlèvement déjà bien avancé, m'avait demandé de présenter des propositions à soumettre aux membres de ladite Société.

La tâche était ingrate, car je n'ai jamais cru à la vertu de ce genre de médecine pour remédier à un état d'anémie avancé. Je m'y suis soumis, ciblant les causes de celle-ci et les remèdes à essayer.

Le résumé oral succinct que j'en fis ne donna lieu, c'était prévisible, qu'à des dénégations : la recherche camusienne se portait à merveille et il fallait surtout éviter de la questionner sur ses fondements théoriques et méthodologiques, encore moins l'interroger sur l'usage qu'elle faisait des apports « scientifiques » des 10 années passées.

Agir autrement sentait l'inquisition ou « la bureaucratie ».

Vive la « libre critique » sans vérification des bases, sans bilan préalable des acquis antérieurs et des terrains à explorer, sans programmation des sujets à privilégier, sans consensus de la communauté scientifique sur la pertinence des objets à analyser ! Et point de détour par l'examen et l'actualisation des concepts opératoires, grâce auxquels se renouvelle ou se fonde une recherche fondamentale !

De telles exigences à fonctionner hors normes constituaient pourtant un vrai défi à ce qui fait la force et la réussite d'une recherche authentiquement scientifique, en biologie, en Physique, et même dans certaines sciences humaines ou sociales, dont les résultats sont loin d'être aléatoires !

Quel usage faire aujourd'hui du rappel aux réalités de Jeanyves Guérin ?

Soit, nous considérons que le processus est difficilement inversable et nous laissons jouer la téléonomie. Soit, nous tentons de mettre sur pied un schéma de rénovation qui, rassemblant toutes les bonnes volontés, pourra, peut-être, donner des résultats dans cinq à six ans. Encore faut-il qu'il y ait des troupes de réserve et que les « grognards » ne soient pas décidés à quitter le navire !

C'est pourquoi, j'avais proposé en décembre 2004, au moment de la transition, qu'un rapide état des lieux soit fait, de façon préalable, pour que le nouveau responsable sache à quoi il pouvait engager son action. Je n'ai pas su convaincre ceux qui voulaient tourner la page de façon précipitée. Quelques-uns y ont vu une démarche à ambition personnelle, alors que je voulais simplement qu'on tente d'inverser la marche au déclin.

À la dernière réunion d'avril, j'ai encore, et pour la dernière fois, plaidé en faveur d'« États généraux de la recherche » sur l'œuvre de Camus, de sorte que des propositions et des principes soient dégagés qui auraient valeur de charte en matière de recherche camusienne. Il semble qu'une réunion préparatoire pourrait se tenir à l'occasion des *Rencontres de Lourmarin* en octobre 2006, les États généraux ayant lieu en 2007, une fois achevés les travaux relatifs aux derniers tomes de l'édition Pléiade.

De même, une évolution assez rapide du bulletin vers une formule de Revue, simple mais attractive pour les curieux, érudits et chercheurs, a, semble-t-il, retenu l'attention des membres de la SEC présents ce 2 avril 2005. Mais il faudra autant d'énergie, que d'imagination et de volonté pour mettre en œuvre cette transformation. Certains savent et veulent se réformer à temps, d'autres laissent opérer la sélection naturelle.

Il convient d'affiner certaines données du tableau « globalisant » que propose Jeanyves Guérin. Relever, par exemple, que « les meilleurs étudiants français » ignorent le champ camusien, conduit, aussi, à déplorer aussi le soupçon d'opportunisme qui a longtemps frappé la pensée camusienne. La crainte d'être victime du « péché » idéologique imputé à Camus, dès 1952, n'est pas étrangère, à la dérobade de ces « meilleurs étudiants français ». Pire, le discrédit d'une recherche ronronnante et auto satisfaite dissuade de prendre part à une cause déclassée ou mal servie.

Sans parler des interrogations que suscitent certaines sections du CNU, plus marquées que d'autres, par les dérives de la cooptation syndicale ou de l'esprit de chapelle, en lieu et place de la compétence scientifique - prouvée et reconnue- attendue d'évaluateurs. Dérives aggravées par le souci, que marquent certains membres de ces commissions, de ménager les susceptibilités et les arrogances de « petits marquis » auto proclamés, de crainte d'avoir à en souffrir au moment des promotions sans référent réel, débattues en petits comités.

De quoi a-t-on besoin pour inverser le cours d'une marche d'allure sinistre ?

D'humilité et de volonté d'examiner sans concession les causes des multiples faiblesses des dix dernières années.

D'un socle de connaissances précises, simples, claires, à partir desquelles élaborer un programme de recherches multidisciplinaires portées par des équipes collaborant entre elles.

De distinguer entre analyses fondées sur des hypothèses discutées et « acceptables » (au sens linguistique du terme, c'est-à-dire de propositions bien construites, intelligibles et attestables) et celles qui n'ont d'autre visée que « d'écrire » sur Camus. C'est pas parce qu'on n'a rien à dire,.....disait Coluche.

D'une institution assurant un minimum de « régulation », pour que le capital d'idées, de fécondité artistique et de repères éthiques ne soit pas galvaudé, marié à toutes les palinodies ou rapsodies, malmené par de pseudo-gloses bavardes, ou écartelé entre des chapelles qui, dépourvues d'ambition scientifique, exhument les vieux anathèmes des procès en diablerie du passé. L'heure est à l'union de toutes les compétences, du moins à celles qui veulent se fédérer au profit d'une « aventure singulière » de notre culture.

Il existe encore quelque chance de régénérer la qualité d'une recherche, de stopper le gâchis des milliers d'heures consacrées vainement par nos étudiants à une hypothétique reconnaissance, et de redonner à Camus, pour quelques décennies, l'attrait et la fécondité que son œuvre mérite, si l'on s'impose la discipline de travail et de méthode qui fonde la vraie démarche épistémologique.

André Abbou

(1) Souvenons-nous de « l'affaire Sokal » qui fit grand bruit aux Etats-Unis et en France en janvier 1997. Voici, pour ceux qui n'y accordèrent guère attention, quelques extraits d'un article qu'un journaliste consacra à l'affaire sous le titre :

« Les Impostures intellectuelles du XXe siècle

Le mouvement "relativiste post-moderne"

Ce courant philosophique est fort ancien, on peut le faire remonter aux sophistes grecs. Il consiste à dire que les faits, les réalités objectives n'existent pas, et nie toute hiérarchie de valeur dans les jugements. Ils nient l'existence même de la réalité en l'absence de l'homme et se plaisent à penser qu'on ne peut être sûr de rien, que tout n'est qu'illusion.

Ces philosophes utilisent souvent le jargon scientifique pour argumenter leurs théories, et particulièrement le jargon de la physique quantique. Les phénomènes quantiques peuvent aisément séduire les philosophes qui ne comprennent rien aux mathématiques, il est facile pour eux d'interpréter de travers l'incertitude quantique, ou les ondes de probabilités.

L'article parodique

Le professeur Alan Sokal, physicien à l'université de New York, décide donc d'écrire aux éditeurs de "Social Text" (Le magazine des post modernes"). Mais au lieu de leur faire part de son mépris, il décide de leur envoyer un article parodique dans lequel il se moque de leurs élucubrations en les imitant de façon burlesque. Il prétend que ses recherches sur les particules élémentaires vont dans le sens de leurs théories et que la Science a maintenant la preuve de la non-existence de la réalité.

Le titre est très parlant : "Transgresser les frontières : vers une transformation herméneutique de la gravité quantique"

Cet article est une mystification délibérée, un charabia si évident que n'importe quel étudiant en physique l'aurait immédiatement identifié comme une amusante plaisanterie. Mais c'est aussi un bijoux de littérature, écrit avec un ton très sérieux et comportant des formules mathématiques réelles.

Voici quelques absurdités défendues dans la magistrale mystification de Sokal :

- Les champs morphogénétiques de Rupert Sheldrake sont la pierre angulaire de la mécanique quantique.
- Les spéculations freudiennes de Jacques Lacan ont été confirmées par la théorie quantique.
L'axiome selon lequel deux ensembles sont identiques s'ils ont les mêmes éléments est un produit du " libéralisme du XIXe siècle ".
- La théorie de la gravitation quantique a d'énormes implications politiques.
La relativité générale vient à l'appui des doctrines déconstructionnistes de Jacques Derrida, les vues de Lacan sont renforcées par la topologie et les opinions de la philosophe féministe française, Luce Irigaray, sont intimement liées à la gravitation quantique.

La partie la plus amusante du papier de Sokal est la conclusion selon laquelle la science doit s'émanciper des mathématiques classiques avant de pouvoir devenir " l'outil d'une praxis politique progressiste ". Ainsi, les constantes mathématiques ne sont que des constructions sociales. Même le nombre pi n'est pas un nombre fixe mais une variable culturellement déterminée !

Comble de la parodie, l'article fait 5 pages et est accompagné de 250 références bibliographiques (plus de 9 pages!) et de 101 notes en bas de page (13 pages en tout!)

La publication dans "Social Text" et l'explication dans "Lingua Franca"

Cet article devait passer pour absolument peu crédible, pourtant les éditeurs de "Social Text" sont emballés et ils décident de le publier sans tarder à grand renfort de publicité dans le numéro du printemps 1996.

Pour ajouter à leur embarras, au moment même où ils publiaient la mystification, Sokal fait publier un nouvel article dans "Lingua Franca" dans lequel était révélé le pot aux roses et où l'auteur expliquait ses motivations.

"Un physicien se lance dans les sciences humaines. Sa révélation étant mal comprise, il doit s'expliquer encore une fois

"Transgresser les frontières : et après...?"

Inutile de préciser que les philosophes post-modernes n'ont que moyennement apprécié et qu'ils ont tenté de se justifier d'une telle parution. Bruce Robbins et Andrew Ross, co-éditeurs de Social Text, multiplièrent les interventions dans les médias pour expliquer la parution de l'énorme farce de Sokal. Mais toutes leurs justifications oublient la principale raison : leur ignorance totale de la physique !

Dans une amusante réponse, Sokal explique : " Mon but n'est pas de défendre la science face aux hordes barbares de la "critique littéraire" (nous survivrons, merci), mais de défendre la Gauche contre certains de ses propres courants. " »

Comptes rendus d'ouvrages sur Camus

Christiane CHAULET-ACHOUR, *Albert Camus et l'Algérie*, Alger, Barzakh, 2004.

Une belle étude pleine de sensibilité et de profondeur. Mme Chaulet-Achour aborde de front une question controversée : le problème de l'Algérianité d'Albert Camus. Il ne s'agit pas principalement de l'Algérianité telle qu'elle a été affirmée par Camus dans ses écrits politiques, mais de celle qui se dessine à travers son oeuvre, *L'Étranger* et *Le Premier Homme* principalement, mais pas seulement. La première difficulté tient au sens que Camus donnait aux mots Algérien et Algérianité qu'il revendiquait pour lui-même et dont il excluait qu'ils contiennent l'idée d'indépendance. L'analyse de Mme Chauler-Achour montre combien le sort du français et de l'arabe, de Meursault et celui de l'Arabe anonyme, sont intimement liés, de façon conflictuelle à travers la double autochtonie, à travers ce qu'elle appelle la double transgression, celle de la cohabitation régie par ses règles propres et celle du comportement imposé au colonisé qui doit s'effacer devant le colonisateur, ou encore à travers les deux morts, l'une appelant l'autre. Elle avance que cette série de doubles transgressions et de morts constitue la dynamique même du récit.

Si l'on est tenté d'être convaincu par l'analyse fine et serrée des textes par Mme Chauler-Achour, reste que l'on peut s'interroger rétrospectivement, avec le départ massif des pieds-noirs, sur cette algérianité de Camus et se demander si elle ne relève pas d'une sorte de curiosité d'archive, quasiment archéologique, nostalgique pour les uns et haïe par les autres, en tout cas désormais caduque, voire vaine. Là aussi ce que développe l'étude de Mme Chaulet-Achour est plus complexe et plus profond. Elle dessine la place pour Camus, en particulier dans *Le Premier Homme*, de la figure du pauvre, de l'homme nu, de l'anonyme, de l'obscur, du migrant nomade qu'il voit incarnée dans l'Arabe mais aussi dans la généalogie qu'il se donne à travers son narrateur. Cette figure est la vérité du pied-noir niée, honnie et rejetée par lui et celle du colonisé : en cela ils sont frères. Camus explore leur humanité commune, leur nœud de racines obscures qui les dressent l'un contre l'autre, et les unit obscurément. Remontant par delà la figure du Pauvre nu, de l'anonyme, du migrant, de l'identité méprisée de l'indigène rejetée par le pied-noir sur l'arabe ou haïe par celui-ci, Camus dessine celle du fils d'Hélios, mais surtout celle fondamentale de Caïn meurtrier de son frère Abel, tour à tour revêtue à travers l'histoire par les conquérants et les vaincus, berbères, arabes ou européens. On est tenté d'ajouter à la suite d'autres noms plus contemporains au Maghreb, au Moyen-Orient ou en France et ailleurs.

Dans un dernier chapitre, Mme Chaulet-Achour aborde la question, d'actualité, de Camus et l'identité culturelle de l'Algérie. Elle effectue un rapprochement particulièrement éclairant entre *L'Étranger*, *Les Hauteurs de la ville* (1946) d'Emmanuel Roblès, *La Terre et le Sang* de Mouloud Feraoun (1953), *Le Sommeil du Juste* de Mouloud Mammeri (1955), *Nedjma* de Kateb Yacine (1956) et *Le Maboul* de Jean Pélégri (1963). Elle analyse de façon pénétrante le traitement de la violence à travers le thème du meurtre qui traverse ces oeuvres. Elle met en lumière "la confrontation permanente et serrée avec Camus" qui court à travers ces romans. Elle montre l'importance essentielle du regard pour signifier la distance entre les communautés. "Si dans le silence des Arabes de Camus le lecteur était invité à lire l'hostilité, l'agressivité et la haine menant à la violence, dans *Nedjma* il devient le complice d'un silence qui est connivence." (p.

129). Outre qu'il y a là un bel exemple de critique textuelle pleine de probité intellectuelle et d'exigence, cette étude montre de façon apaisée la parenté profonde entre Camus et certains des grands écrivains algériens qui ont abordé la question de la violence de l'Histoire et des hommes, en dépit des chemins différents qu'ils ont pu emprunter. Peut-être Camus et les questions qui le tourmentent, celles de la violence, du mal de l'identité sont-ils plus profondément compris aujourd'hui des écrivains algériens que des français. L'étude de Mme Chaulet-Achour est, comme l'assure la présentation de l'éditeur, un instrument pédagogique de premier ordre mais à coup sûr un ouvrage de référence pour tous ceux qui aiment Camus et que préoccupe l'énigme de la violence des hommes et de l'Histoire.

Max Véga-Ritter
Professeur émérite à l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand

* * *

Guy BASSET, *Camus chez Charlot*, Domens, 2004.

Sous ce titre, notre ami, Guy Basset, vient de publier un petit livre – utile et agréable – où il retrace l'ensemble de la collaboration de Camus aux éditions Charlot. Au-delà des trois œuvres de Camus qui y ont été publiées (*L'Envers et l'Endroit* en 1937, *Noces* en 1939 et *Le Minotaure ou la halte d'Oran* en 1950), il décrit les trois facettes du rôle que Camus a joué par rapport à la maison Charlot : une place importante dans ses deux revues successives, *Rivages* et *L'Arche* ; la direction d'une collection, « Poésie et théâtre » ; un soutien aux publications Charlot par des comptes rendus et des « prière d'insérer ».

L'ouvrage souligne ainsi la longue fidélité de Camus à son éditeur et ami de jeunesse à qui, en 1942, il proposait de publier ensemble les trois œuvres du cycle de l'absurde et qui dut refuser faute de moyens. Guy Basset dessine bien les amitiés, les continuités qui, de part et d'autre de la Méditerranée, font exister, entre des écrivains très différents, des réseaux invisibles mais solides. Par pudeur et par honnêteté intellectuelle, il ne s'aventure jamais au-delà des documents que son enquête minutieuse lui a permis de trouver ; mais ces pages laissent transparaître son désir que d'autres pièces du dossier Camus-Charlot soient retrouvées (entre autres des correspondances, qui puissent pallier la destruction des archives Charlot) et, surtout, son admiration fervente pour des hommes comme eux. Relisez à cet égard le bel hommage qu'il a rendu à Edmond Charlot l'année dernière, lors de la mort de celui-ci (Bulletin de la SEC, n° 71, juillet 2004).

Le livre de Guy Basset est mis en valeur par le beau travail de Domens, éditeur à Pézenas. Domens est de ces « petits éditeurs » qui sont actuellement l'honneur de l'édition française et qui continuent la haute tradition d'éditeurs exigeants et passionnés comme l'était Charlot qui, d'ailleurs, s'était retiré à Pézenas où il a entretenu avec Domens une collaboration féconde.

Agnès Spiquel

[voir bon de commande à la fin du Bulletin]

* * *

Maïssa BEY, *L'ombre d'un homme qui marche au soleil, réflexion sur Albert Camus*, Montpellier, éditions Chèvrefeuille étoilée, 2004, 64 p., préface de Catherine Camus, 5 euros.

Impression soleil levant

Il y a quelquefois plus de trésors dans une simple plaquette joliment imprimée et à la couverture seyante que dans des études littéraires fournies ou des monuments d'érudition ! Comme le signale Catherine Camus dans la *Préface*, solitude, courage et déchirements courent tout au long de ces réflexions sur Camus. En nous offrant à entendre, à lire et à comprendre une version revue et augmentée de son intervention au colloque de Beaubourg sur « Camus et le mensonge » qu'avait co-organisé Jacqueline Lévi-Valensi, Maïssa Bey, cette voix, cette voix féminine et algérienne, nous offre comme le timbre d'une résonance, qu'elle n'ose appeler connivence, qu'une œuvre peut faire naître chez son lecteur. Et ce rapport à l'écriture antérieure tour à tour stimule et paralyse l'écrivain. Ici même, il fait naître une œuvre.

« Au commencement il y a les évidences partagées, la communion charnelle avec la nature, les mêmes vertiges et le même désespoir, et surtout, surtout, le soleil, la mer, la lumière, la beauté des plages dans les étés tranquilles ». Certes, le paysage existe, placé sous le signe de Tipasa et de la stèle conçue par Louis Benisti en hommage à Camus. Mais il nous renvoie à des rapports plus secrets : celui de la femme (s'intéressant à la mère comme au périples de la *femme adultère*) et celui des relations complexes, passionnées, secrètes, inavouées, de la mère et du fils. « O mère, pardonne ton fils d'avoir fui la nuit de ta vérité ».

Aux hommes accablés par la « tendre indifférence du monde », au fils essayant de comprendre « l'indifférence de cette mère étrange », la sincérité oppose le refus du mensonge. Elle permet de retrouver le sens du mot étranger en arabe : « non seulement l'étranger, mais aussi l'inouï, l'inconcevable, celui qui surprend et donc dérange par sa différence ».

Il y a de la sincérité dans l'écriture de Maïssa Bey et c'est ce qui est poignant. Tout comme l'impression de ce livre à Blida. Et l'ombre, cette ombre d'un homme qui marche au soleil n'est pas simplement souvenir, mémoire, elle devient porteuse, porteuse de l'avenir en marche.

Guy Basset

* * *

Fernande Bartfeld, « La réalité politique et sociale dans "L'Hôte" de Camus », *La Représentation du réel dans le roman. Mélanges offerts à Colette Becker*, Édition Osea, 2002, p. 321-331.

F. Bartfeld, soucieuse que l'on distingue le combat du journaliste et le travail de l'écrivain, s'interroge sur l'inscription du fait politique et social dans la nouvelle « L'Hôte » de *L'Exil et le Royaume*. Étudiant de près le travail du texte, elle montre comment le projet de Camus a évolué entre le premier schéma (1952) et la dernière dactylographie (1956) dans le sens du particulier au général. Pour elle, Camus ne se projette pas dans Daru ; « il nous présente de façon réaliste le portrait d'un homme irréaliste », un de ces humanistes qui tournent le dos à la réalité pour ne pas avoir à prendre de décisions et qui cherchent des refuges. Elle voit dans cette « inertie morale » la cause de son exil : « Exilé, il le devient pour avoir fait preuve d'un humanisme mal entendu, aussi éloigné que possible de celui que pratiquait l'homme du combat

et du déchirement qu'était Camus » ; et elle conclut : « Exil injuste ? Autant que l'est un monde où la prise en compte des réalités sociales et politiques est peut-être aussi fondamentale que celle des impératifs de la morale individuelle. »

Son article est de ceux qui donnent envie de reprendre la réflexion sur cette nouvelle si riche d'implications et sur l'ensemble de *L'Exil et le Royaume*.

Agnès Spiquel

* * *

Le 18 mars 2005, Kaoru SHIMADA a soutenu à l'université de Paris IV-Sorbonne une thèse intitulée *Absurdité, théâtralité, fictionnalité : essai sur le texte de théâtre – L'Écriture théâtrale d'Albert Camus*. La thèse a été préparée sous la direction de M. le Professeur Michel Autrand ; le jury, où siégeait Jeanyves Guérin et présidé par Agnès Spiquel, lui a décerné la mention « Très honorable ».

MANIFESTATIONS À VENIR

Oran, 11 et 12 juin 2005 – Colloque organisé par « Les Amis de l'Oranie »

Albert Camus : Oran, l'Algérie, la Méditerranée

Samedi 11 juin

Introduction

Brahim Hadj-Slimane, « La vie culturelle à Oran au temps de Camus »

1^{ère} table ronde : « Camus et l'Algérie »

Modérateur : Yahia Belaskri ;

- Christiane Chaulet-Achour « *Albert Camus et Oran* »
- Bouba Tabti-Mohammadi « *Albert Camus et des écrivains oranais : Maïssa Bey, Mohamed Dib, Abdelkader Djemai* »
- Malek Alloula « *Le Labyrinthe et la peste : à Oran, dans la familiarité de Camus* »
- Norredine Saadi « *Camus, la Peste, l'Histoire* »

2^{ème} table ronde : « Camus dans la Méditerranée »

Modérateur :

- Hervé Sanson « *A. Camus / Assia Djebbar : un rapport inachevé* »
- Jean-Claude Xuereb « *Les rencontres de Sidi Madani et l'école d'Alger* »
- Amina Azza-Bekkat « *Camus et l'antériorité latino-algérienne* »
- Daniel Maximin « *Figures de l'Antillais, ou l'Etranger face à la peste* »
(*Géopoétique de Caraïbe en Méditerranée*)

Dimanche 12 juin : Journée Cinéma au Centre Culturel français d'Oran animée par Mme Mimi Redjala Strahm

- « *Albert Camus, un combat contre l'absurde* », un film de James Kent (France 1997 – 90 mn), d'après l'ouvrage d'Olivier Todd . Production : Compagnie des Phares et Balises.
- « *Albert Camus* » un film de Jean Daniel et Joël Calmettes (France 1999 – 52 mn). Production : CKF pour la série « Un siècle d'écrivains » de Bernard Rapp.
- « *L'école d'Alger* », un film de Chantal Stoïchita de Grandpré (Bibliothèque Francoplone Multimédia de Limoges).

Diffusion, en continu, de « *Camus lit l'Etranger* » ; coffret de 3 CD édité par les éditions Frémeaux et associés (France 2002).

Exposition de photos, documents et ouvrages.

Lourmarin, 7 et 8 octobre 2005 – « Rencontres méditerranéennes »

LES ITALIES D'ALBERT CAMUS

2004 a été la première année du cycle « Les Méditerranées d'Albert Camus » : ce fut « Albert Camus et l'Espagne », avec les attentes et les moments forts, qui ont été comblés, les nombreux participants et intervenants l'ont souligné. Les XXIIes Rencontres méditerranéennes ouvrent le second volet de ce cycle. Elles auront pour thème « Albert Camus et l'Italie » et se tiendront au château de Lourmarin les 7 et 8 octobre 2005.

L'une des lignes directrices de ces journées est une interrogation sur la constitution d'une identité méditerranéenne dans l'œuvre en même temps qu'elle en révèle la sensibilité et les engagements. Une telle perspective passe aussi par une analyse de la réception de l'œuvre camusienne dans les pays du pourtour méditerranéen. Cette histoire littéraire n'est plus seulement l'étude d'un passé mais une lecture renouvelée de notre présent.

Les Rencontres 2005 s'articuleront autour de plusieurs axes. La découverte de l'Italie en 1937 est un moment essentiel dans l'émergence d'une pensée et d'un rapport particulier à l'art. Lors d'un voyage en 1954, Albert Camus rencontrera quelques-unes des grandes figures italiennes comme Ignazio Silone auquel il avait consacré un article dans *Alger Républicain* sur son roman *Pain et vin* (1937), Nicola Chiaromonte, Alberto Moravia, Altiero Spinelli, ce dernier très engagé dans la défense du fédéralisme européen. Ce voyage fut aussi l'occasion d'une conférence sur « L'artiste et son temps » que Camus reprendra à Stockholm en 1957. D'autres étapes importantes jalonnent les rapports de Camus avec l'Italie: son adaptation de la pièce de Dino Buzzati *Un cas intéressant*, en 1955, le film de Luchino Visconti, d'après *L'Étranger*, en 1967. En 1959, son adaptation des *Possédés* sera représentée à la Fenice. TI sera traité de ces œuvres au cours des Rencontres animées par des écrivains, des témoins, des historiens de l'art, des chercheurs français et italiens. Selon Maurizio Scaparro, metteur en scène de *Caligolo* à Angers en 1984, « Camus était le méditerranéen qu'il disait. Et les Italiens le considèrent comme un des leurs. »

L'Italie est terre de l'art mais aussi d'engagements. Le miroitement de cette Italie d'Albert Camus nous offre un regard nouveau sur l'œuvre tout en lui gardant son unité et sa part de mystère fécond.

La Méditerranée et l'origine latine des langues romanes, comme traits d'union intimement liés, marqueront ces Rencontres autour d'une œuvre qui, si elle a parfois des sources dans les pays de la latinité, présente une unité forte : celle de la liberté de penser et de dire, amplifiée par l'engagement au service de l'écriture, du théâtre et de l'art, domaines sur lesquels les chaînes - malgré les essais des censeurs - n'ont aucune prise.

Interventions déjà prévues

- Zakia Abdelkrim (spécialiste du « Corps dans l'art », Amiens) : « Les peintres romanciers du corps »
- Marta Marchetti (professeur, université de Rome) : « La mise en scène de Camus des *Possédés* en Italie à la Fenice au festival d'art dramatique et le débat dans la culture dramaturgique italienne »
- Jacques André (auteur d'ouvrages et de Cahiers sur Jean Grenier, Rennes) : « Jean Grenier, Albert Camus et l'Italie »
- Franck Planeille (Université de Montpellier) : « La première Italie de Camus (autour de *Noces*) »
- Jean-Louis Meunier (Université de Montpellier), « La seconde Italie de Camus (d'après les *Carnets*) »
- Samantha Novello (professeur, Institut universitaire européen de Florence) : « "...cette simplicité à la fois tragique et familière..." : Camus et Buzzati hommes de théâtre »
- Franco Pero (comédien et metteur en scène, Parme) : « Mise en scène de *L'Étranger* : son accueil auprès des comédiens et du public italiens »
- Bertrand Murcier (professeur de lettres au lycée M. Berthelot à St Maur, chargé de cours à l'UFR cinéma de l'université Paris III, spécialiste de l'œuvre de Luchino Visconti « *Lo Straniero* de Visconti : une étrangeté inachevée »
- Katia Pastura (traductrice de Camus en Italie pour Bompiani) : « Albert Camus et la critique italienne, réception de son œuvre »
- Christiane Chaulet-Achour (professeur, université de Cergy-Pontoise) : « Diversité et signification des citations « italiennes » dans l'écriture d'Albert Camus »
- Gino Bianco (journaliste et historien, auteur de la biographie *Nicola Chiaromonte e il tempo delle malafede*, 1999 aux éditions Piero Lacaita Editore) : « Camus, Chiaromonte, Silone. La revue *Tempo Presente* »
- Andrée Fosty (présidente des Rencontres méditerranéennes Albert Camus) : « Les Italies d'Albert Camus »
- Enrico Rufy (auteur de *Le Sfumature di Camus*, 2003, Rome)

Exposition « Albert Camus et l'Italie »

En parcours complémentaire avec le projet de deux journées consacrées à « Albert Camus et l'Italie », l'association des Rencontres méditerranéennes Albert Camus présente une exposition autour de ce thème : les séjours de Camus à la découverte et l'éblouissement de l'art italien, ses rencontres avec des écrivains italiens et son engagement contre le fascisme, l'engagement de « L'artiste et son temps », la peinture et le théâtre, l'accueil de l'œuvre en Italie auprès des critiques et du public. L'exposition réunit correspondances, témoignages photographiques, ouvrages, fac-similés de manuscrits, maquettes de mise en scène, réception de son œuvre dans la presse italienne.

Avec le concours du Centre Albert Camus (Bibliothèque Méjanès à Aix-en-Provence), de la Bibliothèque nationale de France, d'éditeurs français et italiens, de collectionneurs privés.

Du 5 juillet au 27 août 2005

Bibliothèque de Lourmarin

Entrée libre du mardi au dimanche de 16 h à 20 h ; vendredi et samedi de 10 h à 12 h

Renseignements :

Contact : Andrée Fosty
Rencontres Méditerranéennes Albert Camus
Mairie de Lourmarin
84160 Lourmarin
Tél/fax : 04 90 08 34 12 – courriel : andree.fosty@free.fr

Office de Tourisme
Avenue Philippe de Girard
84160 Lourmarin
Tél./fax : 04 90 68 11 01
Courriel : ot-lourmarin@axit.fr
Site : www.lourmarin.com

Amiens, 17 et 18 novembre 2005 - Colloque d'hommage à Jacqueline Lévi-Valensi

UNE MORALE EN ACTION

ALBERT CAMUS EN CE XXI^e SIÈCLE

organisé par la Société des Études Camusiennes et le Centre d'Études du Roman et du Romanesque de l'Université de Picardie Jules-Verne

Jeudi 17 novembre – matin

Conférence d'ouverture par Jean DANIEL, directeur du *Nouvel Observateur*

CAMUS JOURNALISTE

- Jeanyves GUÉRIN : Le journaliste et la guerre d'Algérie.
- Christiane CHAULET-ACHOUR : La presse algérienne de la décennie 90 et la citation de Camus journaliste.

Jeudi 17 novembre – après-midi

CAMUS JOURNALISTE (suite)

- Fernande BARTFELD : Camus et le journalisme libertaire.
- Paul SMETS : Le journaliste, ses critiques et le modérateur. Une table ronde imaginaire et intemporelle.

CAMUS ET LA JUSTICE

- Antoine GARAPON : Actualité de la pensée de Camus dans le terrorisme contemporain.
- Denis SALAS : Camus face au problème de la torture.
- Brigitte SÄNDIG : L'immunité envers "la pensée captive".

Vendredi 18 novembre – matin

CAMUS ET LA JUSTICE (suite)

- Maurice WEYEMBERGH : La grâce, la justice et l'amour.
- Zakia ABDELKRIM : Justice et beauté.
- David WALKER : Camus, la Justice et l'Autre : limite, défi ou équilibre ?
- Franck PLANEILLE : Le « juste » dans *L'Étranger*.
- Marie-Thérèse BLONDEAU : L'injustice comme justice suprême dans *La Peste*.
- André ABOU : Camus et la recherche du sens : illuminé au milieu d'ombres.

Vendredi 18 novembre – après-midi (15 H à 18 H)

Assemblée générale de la Société des Études Camusiennes

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

**DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES
CAMUSIENNES**

À LA DRAC DE PICARDIE

5, Rue Henri Daussy à AMIENS

LE VENDREDI 18 NOVEMBRE 2005

À 15 HEURES

(à l'issue du colloque en hommage à Jacqueline Lévi-Valensi)

Retenez la date dès maintenant....

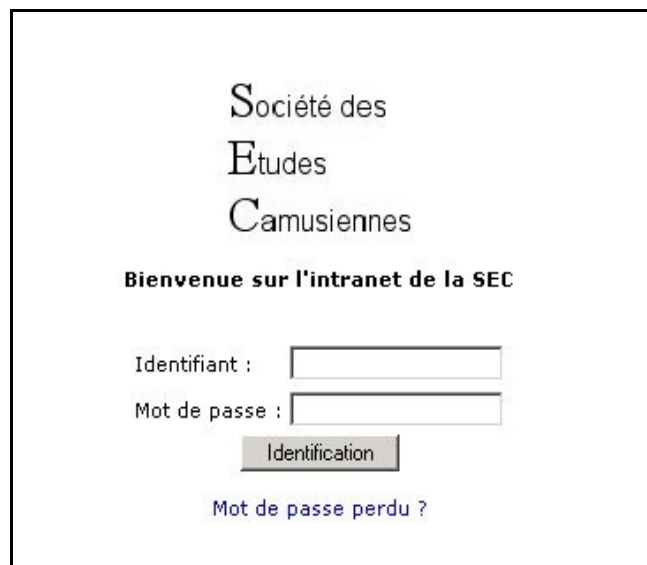
Présentation de l'intranet de la SEC

Dans la continuité des actions menées les années précédentes (l'agora), et avec le concours du Web Camus, la SEC s'est dotée d'un Intranet, pour renforcer le lien entre ses membres.

Qu'est ce qu'un Intranet ? C'est un site web réservé à une communauté, donc ici les membres de la SEC.

Pour y accéder, il faut posséder un identifiant et un mot de passe. Certains d'entre vous l'ont déjà reçu ; ceux qui le souhaitent peuvent m'en faire la demande par email (webcamus@free.fr).

Le site est à l'adresse suivante : <http://webcamus.free.fr/sec/index.php>



The image shows a login page for the SEC intranet. At the top, the text reads "Société des Etudes Camusiennes". Below this, it says "Bienvenue sur l'intranet de la SEC". There are two input fields: "Identifiant :" and "Mot de passe :". Below the password field is a button labeled "Identification". At the bottom, there is a link for "Mot de passe perdu ?".

Une fois connecté, vous avez accès à une partie publique commune et une partie privée.

Société des
Etudes
Camusiennes

Intranet SEC

Navigation

[Dernières Informations](#)
[les archives du Bulletin](#)

Rechercher

 afficher
 10 résultats

[Mes informations](#)
[Mes contributions](#)

[Déconnexion](#)

Dans la partie privée, vous (et vous seul) avez accès aux informations qui vous concernent : votre fiche adhérent (vous pouvez modifier à votre guise les informations qui y figurent) et l'état de votre cotisation. Il est à noter que c'est aux adresses indiquées dans cette fiche (adresse postale ou email) que vous parviendront les communications de la SEC, dont les bulletins.

Fiche adhérent			
Nom :	M. ADHÉRENT Prénom		
Date de naissance :			
Statut :	Membre actif	[pas de photo]	
Profession :			
Réception bulletin par mail :	Non		
Adresse :	adresse		
Code Postal :	35000	Ville :	Rennes
Pays :		Tel :	
GSM :		E-Mail :	
Identifiant :	test	Mot de passe :	test
Autres informations :			
[Modification] [Contributions]			

Dans la partie publique, vous avez accès aux archives électroniques du bulletin. 25 numéros sont actuellement disponibles, au format PDF. Un moteur de recherche (encore à l'essai) vous permet de chercher dans ces archives.

Vous trouverez également les dernières informations au sujet de la SEC.

Ce site est tout jeune... alors n'hésitez pas à venir le découvrir, à nous faire part de vos remarques et à nous indiquer quelles fonctionnalités vous souhaiteriez y trouver.

Georges Bénicourt

Adresse du site : <http://webcamus.free.fr/sec/index.php>

Demande d'identifiant : webcamus@free.fr

À lire

- Ángel RAMÍREZ MEDINA, « Bibliografía sobre Albert Camus », *Contrastes, Revista Internacional de Filosofía*, vol. IX, Universidad de Málaga, 2004, p. 213-236.
- James W. BROWN, *"Sensing", "seeing", "saying" in Camus' Noces*. Amsterdam-New York, Rodopi, 118 p.
- Geraldine F. MONTGOMERY, *Le Féminin et le sacré dans l'œuvre d'Albert Camus*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2004, 400 p.
- Marina GALLETTI, « Notes sur Bataille, Camus et le surréalisme », *Les Temps modernes*, n° 629, nov 2004 – fév 2005, p. 35-42. [comment Bataille défend *L'Homme révolté* contre Sartre et contre Breton].
- Jean SAROCCHI, « Camus et la peur des intellectuels français », *Travaux de littérature*, XVII, 2004, p. 505-517.
- Vincent GRÉGOIRE, « Meursault, ou le "mythe de la victime" démystifié par l'Histoire », *Victims and victimization in French and Francophone Literature*, French Literature Series, vol. XXXII, Rodopi, Amsterdam – New York, 2005, p. 137-146.
- Mounir BEN TALEB « La passion du corps dans *L'Étranger* de Camus », dossier « Lettres de la passion », *Espace prépas*, n° 97, octobre 2004.
- Ioan LASCU nous signale la parution, en février dernier, de son nouvel ouvrage intitulé *L'Existentialisme : pensée et littérature*, dont la plus grande partie est consacrée à l'œuvre de Camus. Le livre est écrit en roumain pour des lecteurs roumains mais, à la fin, il y a aussi une version abrégée en français.
- Karima OUADIA, *L'inhumain dans le théâtre d'Albert Camus*, Éditions Le Manuscrit, collection « Littérature », 2005. K Ouadia passe en revue les multiples figures de l'inhumain, telles qu'elles s'expriment dans les pièces de théâtre d'Albert Camus. L'ouvrage s'efforce de mettre en évidence la façon dont l'art des figures scéniques peut servir à éclairer l'humanité sur sa propre inhumanité. Cette approche permet de comprendre la façon dont la pensée d'Albert Camus s'expose sur scène, univers qu'affectionnait particulièrement l'écrivain. Les notions d'absurde et de démesure sont ainsi incarnées de manière édifiante dans les pièces de Camus. La question de l'engagement se pose également, dans la mesure où le dramaturge semble assigner à sa création le rôle d'éveiller les consciences.

Pour commander cet ouvrage, cliquer ici :

<http://www.manuscrit-universite.com/universite/fichetexte.asp?IdOuvrage=5305>

279 pages – 140 X 225 mm

EAN 9782748146943

ISBN 2-7481-4694-8

- Sylvie PORTNOY LANZENBERG, *L'amour et Hommage à Albert Camus*, L'Harmattan, 2005

« Ce qui rend notre condition absurde, ce n'est pas tant la mort individuelle face à laquelle on ne peut rien ; c'est la mort que les hommes se font subir au quotidien, s'aliénant dans des rapports de pouvoir que leur omnipotence infantile secrète en permanence, alors qu'ils pourraient se l'épargner...

Pour contrer cette violence qui nous désespère, je vais parler d'amour. Je vais le faire aussi en hommage à Albert Camus que j'ai toujours ressenti très proche de moi en sa sensibilité. Après avoir éprouvé les difficultés et les souffrances de la condition humaine, après avoir témoigné dans son œuvre philosophique du chemin qu'il a pratiqué de l'absurde au refus révolté..., jusqu'à trouver le passage de la révolte évoluée..., il voulait écrire sur l'amour. La mort l'en a empêché ; à quarante-sept ans, il fut tué en voiture par un ami qui le ramenait à Paris.

Je vais donc parler d'amour, comme j'aurais aimé qu'il le fit. »

L'Harmattan
5-7 rue de l'École Polytechnique
75005 Paris
01 40 46 79 20
01 43 25 82 03

ISBN : 2-7475-6208-5
Prix : 11€
93 pages

- Les actes du 5ème Colloque International de Poitiers sur Albert Camus, "Albert Camus solitaire et/ou solidaire?" sont parus. 340 pages, 19,50 € + 3 € de frais de port pour la France (pour l'Étranger, nous consulter: Sisyphes_2000@yahoo.fr). Pour recevoir le livre, écrivez un courrier avec votre règlement (à l'ordre d'Amitiés Camusiennes) à cette adresse: AMITIÉS CAMUSIENNES, c/o Lionel DUBOIS, Résidence Hérault, Apt. 44, 212, avenue de Lodève -34080-MONTPELLIER, France.

- **Jean Daniel** a répondu, dans *Le Figaro* du 11 mars 2005, à un article de Jean-Louis Bourlanges du 9 mars 2005 à propos du centenaire de la naissance de Jean-Paul Sartre et de Raymond Aron. Il reproche à l'auteur d'avoir omis de citer Camus comme « dénonciateur, dès 1947, du monde stalinien, du système soviétique et de toutes les formes du *bolchevisme de la violence*. ». Il conclut : « *Personnellement, et si camusien que je sois resté, je n'ai aucune envie d'organiser une compétition rétroactive. Dans un pays comme la France, où l'hégémonie intellectuelle du stalinisme a fait plus de ravages qu'ailleurs, il y aura eu deux grandes références : une à gauche, celle de Camus et une à droite, celle de Raymond Aron.* »
- En avril, deux émissions de télévision ont fait écho à une enquête sur **les cent Français** qui ont le plus marqué la France. Camus était vingt-septième...
- Les articles sur **Sartre à l'occasion du centenaire de sa naissance** mentionnent souvent Camus :
 - l'éditorial de Jean Daniel, « Sartre, malgré tout... », *Le Nouvel Observateur* du 3-9 mars 2005
 - l'article de Michel Contat, « Sartre, cent ans de liberté », *Le Monde des livres*, 11 mars 2005)
- Voir aussi tout ce qui concerne **l'exposition « Sartre et son siècle » à la BNF** (du 9 mars au 21 août 2005) :
 - l'article dans *Chroniques de la BNF*, n° 29, janvier-mars 2005
 - ce mot de Goulven Le Brech sur internet : « Juste un petit mot pour signaler une exposition sur Sartre (dont on fête le centenaire de la naissance) dans laquelle Camus est très présent, à la grande Bibliothèque nationale de France. Outre de nombreuses photographies et textes de Camus, est exposée la lettre de rupture de Sartre. L'ambiance « existentialiste » est très bien rendue : on peut écouter des textes et entretiens de Sartre dans des fauteuils club, disposés dans les coins des salles.... »
- Dans *Le Nouvel Observateur* du 10 mars 2005 (n° 2105), quelques réflexions sur les actes du colloque dirigé par J. Lévi-Valensi, ***Albert Camus et le mensonge*** (annoncé dans le Bulletin, n° 74)

« À une époque où l'intellectuel semble avoir perdu de l'influence, la lecture de ce recueil d'essais pourra redonner confiance dans la capacité des mots à peser sur les existences. L'ensemble de ces conférences, entretiens, dialogues, publiés par le Centre Pompidou, autour de la regrettée Jacqueline Lévi-Valensi, grande spécialiste de Camus, relance la question : que peut un intellectuel, un écrivain dans le monde ? En philosophe de l'absurde, Camus est revenu du magistère des vérités proclamées. Continueur de Nietzsche, il congédie les arrière-boutiques – métaphysiques ou politiques. Dans ce monde orphelin de vérité, Camus ne peut plus s'employer qu'à chasser les omissions, les dissimulations et les illusions. Qu'à traquer le mensonge. Tâche sans doute humble, mais pragmatique. C'est sous cet éclairage que les essais stimulants rassemblés dans ce recueil relisent les œuvres et les actes. Et c'est dans son discours du Nobel, en 1957, que Camus cloue sa pensée aux yeux du monde :

l'écrivain est l'ennemi « du mensonge et de la servitude qui, là où ils règnent, font proliférer les solitudes ». Mais pour cela il faut commencer par le commencement de tout mensonge : purifier la langue jusqu'à obtenir cette écriture sèche, celle de la première page de *L'Étranger* par exemple, qui interdit toute tentation rhétorique, tout faux-semblant. Ce n'est pas tout : il faut des faits pour combattre les faux. Dans une période marquée par le dogmatisme, cela sonne comme un slogan pour le journaliste de *Combat*. Mais ce qui frappe peut-être le plus, dans toutes ces contributions, c'est le témoignage d'une universitaire allemande, Brigitte Sändig. Elle commente la réception de Camus dans les pays de l'Est. Elle a enquêté de la Pologne à la Hongrie, de la Russie soviétique à la RDA. Ils témoignent de la présence et du soutien de Camus. Car derrière le rideau de fer on ne se payait pas de mots. La lecture de Camus constituait un délit. C'est sous la pression de ce mensonge idéologique que « l'efficacité » de Camus, pour reprendre le mot de Jean Daniel, a été ainsi la plus visible. Aujourd'hui c'est sous la pression du terrorisme, comme le note le philosophe Fernando Savater, que Camus nous aide à trier entre « les fléaux et les victimes ».

Thierry Grillet

- Dans les Cahiers Simone Weil de mars 2005, un texte de Guy Basset sur “Camus, Simone Weil et le Père de Foucauld (p.61-65).
- Dans la revue Europe d'avril 2005, Pierre Rivas (membre de la SEC) rend compte de la *Correspondance Jean Sénac – Albert Camus*.
- Le mardi 10 mai 2005, à la Maison de l'Amérique latine, à Paris, dans le cadre de l'année du Brésil en France, au cours de la soirée consacrée à “*Passeurs transatlantiques : de Valéry-Larbaud à Roger Caillois*”, Roger Grenier devait parler d'Albert Camus.
- Dans la rubrique « En société » de ses n° 19 et 20 (juillet et octobre 2004), **la revue *Histoires littéraires*** rend compte très sympathiquement des n° 70 et 71 du présent Bulletin (avril et juillet 2004).
- **Roselyne Chenu** a publié, aux éditions du Cerf, une *Petite anthologie : Le désert*, 130 p., 9 €, qui s'ouvre par cette adresse au lecteur : “*Au cours de mon premier voyage aux déserts, deux hommes m'accompagnèrent de leurs paroles : Albert Camus et le prophète Osée...*”. Suivent de multiples citations, dont 9 de Camus...
- Dans *La Provence* du 19 décembre 2004, un « billet d'humeur » signé **Paul-Henry Fleur** : « Quand on pense à un écrivain d'Afrique du Nord, le premier nom qui vient à l'esprit est celui d'Albert Camus, Prix Nobel de littérature en 1957. Pourtant, l'Afrique du Nord a offert à la Métropole plusieurs belles plumes, dont les noms ont été donnés à des salles de la Maison Maréchal-Juin. » Et de citer Emmanuel Roblès, Paul Robert, Edmond Brua, Jean Brune, avant de conclure : « Si la Maison Maréchal-Juin s'agrandit et ouvre d'autres salles – ce qui n'est pas d'actualité – elle dispose, en réserve, de Jean de Brem, Marie cardinal, Marie Elbe et bien d'autres... »
- Dans *Qantara*, n° 54, hiver2004-2005, un article de Salim Jay, qui rend compte de l'ouvrage de Fanny Colonna, *Récits de la province égyptienne, une ethnographie Sud/Sud* (Sindbad, Actes Sud, 2004), où elle évoque longuement le livre d'Hamid Nacer-Khodja, *Albert Camus – Jean Sénac ou le fils rebelle* (Paris-Méditerranée, Edif, 2000, 2004).

- Dans *Le Monde. Dossiers et documents*, dans le dossier consacré à Kafka (n° 46, janvier 2005), un article de **Claude David**, « Le souci de l'essentiel » : « On a dit alors – et cette interprétation reste enracinée au fond des esprits – que Kafka était l'interprète privilégié du désespoir qui régnait un peu partout dans les esprits. Albert Camus a été un des premiers à faire de lui le prophète de "l'absurde" : notion confuse, dont Camus lui-même ne devait pas tarder à s'affranchir et qui allait masquer pour longtemps l'essentiel de Kafka. »
 - Dans une anthologie de textes sur l'amitié, « *Parce que c'était lui, parce que c'était moi* » *Littérature et amitié* (Gallimard, « Folio », 2004), un extrait de *La Peste*.
 - Dans *Il était une fois la France. Chronique d'une société en mutation 1950-2000* (Librio, 2004) la reprise d'un article de Bertrand Poirot-Delpech du 1^{er} janvier 1990, « 1960. La mort d'Albert Camus » (p. 28-31).
 - Dans le livre d'Alain Cresciucci, *Antoine Blondin* (Gallimard, 2004), plusieurs mentions de Camus.
 - Dans *Les Résistants. L'histoire de ceux qui refusèrent* (sous la direction de Robert Belot, Larousse, 2003), à la date du 8 septembre, « La haine, la justice ou le pardon », une évocation de la polémique entre Camus et Mauriac sur l'épuration (voir dans *Camus à Combat*, édition de Jacqueline Lévi-Valensi, *Cahiers Albert Camus VIII*, Gallimard, 2002, en particulier p. 73-80)
 - Des **commentaires sur le roman de David Camus** (le petit-fils de Camus), *Les Chevaliers du royaume* (Robert Laffont, 2005) :
 - « Pour son premier livre, le petit-fils d'Albert Camus s'est offert un roman historique délirant, une "heroic fantasy" mystique, cocktail de Chrétien de Troyes et des Monty Python. [...] un roman de chevalerie à grand spectacle, en technicolor, du Chrétien de Troyes scénarisé par Hollywood. On peut aimer, puisque la reconstitution est sérieuse, et l'histoire originale. On peut aussi trouver tout cela quelque peu grand-guignolesque, plus proche du *Sacré Graal* des Monty python que des romans de chevalerie. » (*Livres-Hebdo*, n° 588, 11 février 2005)
 - « Il s'appelle Camus... comme Albert son grand-père. Une sacrée hérédité dont il s'échappe avec malice et talent, en signant une épopée ébouriffante au cœur du XII^e siècle. [...] des tiroirs remplis à craquer de romans inachevés – neuf en tout – mais qu'il n'a jamais osé publier malgré l'insistance d'une certaine Françoise Verny qui trouvait sa prose "couillue". Aux 486 pages de ce premier tome truffé de Templiers pervers, d'assassins sanguinaires, de princesses tatouées et de têtes qui parlent toutes seules, devraient s'ajouter quatre autres volumes. Une pour chacune des branches de la sainte croix qui charpente symboliquement ce projet romanesque ébouriffant, dont le héros frappe d'estoc et de taille pour essayer de sauver son âme contre la peste du fanatisme. La peste ? Tiens, on n'a pas déjà vu ça quelque part ? » (*Elle*, n° 3087, 28 février-6 mars 2005)
-

Glané sur le forum du WebCamus

« Voir la communication d'André Abbou au **colloque de Cerisy** - juin 1982, le quotidien et le sacré : introduction à une nouvelle lecture de *L'Étranger*, Cahiers Albert Camus 5, pp. 231-265.

Commentaire de Philippe Beauchemin : Comme pour donner raison à cette lecture, une nouvelle traduction espagnole de *L'Étranger* faite par un écrivain traite, paraît-il, *L'Étranger* comme un récit mythique.

André Abbou : « Tout se joue en trois suites séquentielles comme certains contes médiévaux :
1-le mandement et l'avertissement
2-la poursuite de la quête et le sacrilège
3-le retour à l'histoire et la transfiguration » p. 245

(P.B.) : Le mandement, ce qui appelle Meursault dans le récit, serait le début : annonce de la mort de la mère, veillée funèbre, enterrement. C'est en même temps un avertissement.

(A.A.) : «Les auspices d'un voyage non ordinaire sont décelés : le trajet de l'autobus commence à deux heures, dure deux heures et laisse son passager à deux kilomètres de l'asile. Durant le voyage, Meursault, à l'instar des héros qui entament une quête vers des lieux écartés et inaccessibles, dort et répond qu'il vient de «loin». Introduit dans ce lieu, il note les rites et les propos ininterprétables des pensionnaires - «un jacassement assourdi de perruches» - Un premier personnage à énigme se présente, c'est une infirmière arabe qui est infirme : elle porte un bandeau qui dissimule un chancre, la bâillonne et lui fait un visage indistinct et anonyme... Attiré aux confins de la vie, il lui est signifié, au terme de la fantasmagorie, que sa tentative antérieure de filtre et d'aménagement du quotidien est liée à l'échec... On le sait, l'avertissement donné n'opérera pas.» pp. 247-250

(PB) : Il y a ensuite poursuite de la quête. Le sacrilège serait évidemment la mort de l'Arabe, ce geste « qui détruit l'équilibre du jour ».

* * *

En référence au quotidien algérois *Le Matin* du 06/07/2004

Lettres à ses amis de Mouloud Feraoun, du Seuil, coll. « Méditerranée », 1969.

Plus qu'un vivant autoportrait du martyr d'El-Biar, ces lettres restituent l'esprit éclairant une époque de sang mais d'espoir. Adressées aux amis les plus proches de Mouloud Feraoun, elles ne constituent pas la totalité de ses correspondances.

Celles adressées à Albert Camus et à d'autres écrivains ayant été perdues. De 1949 à 1962, ces écrits épistolaires adressés à Emmanuel Roblès et son épouse, René Nouelle et son épouse, Pierre Martin, Mme Landi-Benos, Paul Flamand, Henri Combelles et Jean Pélégri voient se succéder des tranches de la tragédie qui en s'amplifiant allait anéantir, le 15 mars 1962, l'expression lumineuse d'une intelligence :

« J'ai pour la Kabylie, une tendresse filiale que j'ai voulu exprimer dans mes livres. J'en ai donné une image sympathique mais non une image trompeuse. Que puis-je écrire à présent alors que l'angoisse me noue la gorge ? Dirai-je sa souffrance, sa révolte, (...) Il s'agit seulement de comprendre pourquoi cette unanimité à la rébellion, pourquoi le divorce est si brutal. La vérité est qu'il n'y a jamais eu mariage ! Les Français sont restés à l'écart. Ils croyaient que l'Algérie

c'était eux. (...). Ce qu'il eût fallu pour s'aimer ? Se connaître d'abord. Un siècle durant, on s'est coudoyé avec curiosité, il ne reste plus qu'à récolter cette indifférence réfléchie qui est le contraire de l'amour (...) ».

Ces phrases extraites d'une lettre ouverte adressée par l'écrivain le 22 février 1956 à la Ligue des enseignants, laissent entrapercevoir l'humour décapant de l'instituteur qui se qualifiait lui-même de « Blédar ». Et derrière l'humour, la colère :

« Certes j'ai été bien maladroit, bien téméraire le jour où j'ai décidé d'écrire, mais autour de moi, qui eût voulu le faire à ma place et aurais-je pu rester aveugle et sourd pour me taire et ne pas risquer d'étouffer à force de rentrer mon désespoir et ma colère ? » De Taourirt-Moussa à Fort national, de Fort national à Alger, Mouloud Feraoun dit son labeur d'enseignant, ses peines de père de sept enfants, son sacerdoce dans l'écriture et son exil dans une capitale qui le déracine : « Par-dessus le marché il y a les vexations des chefs, les méchancetés des autres directeurs, mes voisins, ou de collègues hargneux. Je t'assure que le métier me dégoûte autant que Salembier, autant qu'Alger que je n'ai jamais portée dans mon cœur. Je ne sors plus et ne voit personne. À la maison, on se chamaille tant et plus Rien à faire nous ne sommes pas algérois et ne le serons jamais »

Et encore : « En vérité je suis en plein dégoût ! Et il ne me reste plus que le désir d'écrire. Rien d'autre ne m'intéresse. Je m'accroche à cette planche de salut. Écrire, simplement écrire. Au point de vue physique je suis plus délabré que jamais. Depuis février presque tout le temps fiévreux. Pour ma famille, pareil. Tous malades. À devenir cinglé ! » confie en 1959 l'écrivain surmené à son ami Roblès qui le soutient le long de toutes ces années et n'hésite pas à débarquer avec les siens pour des visites fraternelles.

La lucidité caustique de Feraoun lui fait dire concernant son roman encore en gestation « les chemins qui montent » : « Le problème de l'amour Dehbia-Amer est seulement indiqué mais pas clairement posé (...) Un inexplicable instinct me retient chaque fois que je dois parler de l'amour. Il me semble que dans ce domaine nous sommes aussi hypocrites les uns que les autres et si, un jour, il m'arrivait de lui consacrer un ouvrage, ce serait quelque chose de monstrueux et de vrai. » Un ouvrage qui ne verra jamais le jour.

* * *

Philippe Beauchemin signale dans son « Grenier aux trésors (7) »

<<http://www.ex.ac.uk/~prcooke/aefm/no12.htm>>

Le dernier Camus ou le « deuxième homme » entre la révolte et l'amour, par MIHA PINTARIC

* * *

Auteur: smail

Date: 22/04/2005 13:31

Mouloud Mammeri, un souvenir, par Emmanuel Robles.

Fondée à Alger, en mars 1956, après six mois de préparatifs, la Fédération des libéraux rassemblait à ses débuts onze groupes dont l'Association des résistants et déportés et le Comité pour la paix et contre le racisme. Une des faiblesses de la Fédération était l'absence de presse face à celle, nombreuse et puissante, du grand colonat violemment opposé à toute modification du statut colonial.

Dans des circonstances aussi défavorables, créer un journal devenait une entreprise presque impossible. Une modeste publication parut cependant, pour laquelle je suggérai le titre *Espoir-Algérie*, avec un comité de rédaction dirigé par Paul Grandjean et dont je fis partie comme, un peu plus tard, Mouloud Mammeri.

Je ne vais pas rapporter ici toutes les vicissitudes de notre publication, évoquer ce prote qui remettait à la PRG les épreuves des articles à paraître, ni la bombe qui ravagea notre imprimerie située à Bab el Oued derrière le cinéma Majestic.

Mammeri collaborait souvent aux éditoriaux toujours rédigés collectivement. Nous avions de nombreux informateurs dont l'un, Maurice Perrin, sera assassiné par L'OAS, et dont un autre était le propre cousin de Mammeri. Certain soir, la police alertée par un trait rapporté dans un éditorial (une allusion à un acte de guerre en Kabylie) vint à la nuit chercher Grandjean chez lui et l'entraîna en pyjama et pantoufles pour un interrogatoire d'environ deux heures. Les mêmes policiers vinrent aussi chez moi dans la matinée mais, déjà prévenu, je m'en tirai en arguant que j'avais seulement la responsabilité de l'impression et du tirage. On fit allusion à la collaboration de Mammeri et, là encore, selon le scénario convenu dès l'aube avec Grandjean, je soutins la thèse des correspondants occasionnels, des voyageurs, de la presse étrangère, etc.

Ainsi nous savions que Mammeri était suspect aux autorités mais nous ignorions toutefois qu'il envoyait à l'ONU des rapports qui rectifiaient ou démentaient certaines informations officielles sur les actions de l'armée. La surveillance dont il était l'objet n'altérait en rien son sang-froid. Or au cours de la Bataille d'Alger organisée et dirigée par le général Massu, les parachutistes vinrent le chercher à son domicile du chemin Laperlier. Par chance il en était absent et put se réfugier chez un ami français.

Au fil des jours, la menace d'arrestation s'aggrave et chacun des membres du bureau d'Espoir Algérie se savait épié. Le danger que courait Mammeri, Camus le sut très vite par moi en réponse à une lettre inquiète qu'il m'écrivit. Avec un groupe de confrères parisiens il intervint auprès du ministre résident, Robert Lacoste qui, à la fin, dut autoriser Mammeri à quitter librement l'Algérie.

Je l'ai rencontré pour la dernière fois à Paris le 5 décembre 1988 à l'exposition du graveur Pavel Macek. Le lendemain il repartait pour Alger. Parmi ses projets figurait, achèvement d'un roman dont nous nous étions souvent entretenus à chacun de nos rendez-vous parisiens. Je l'avais même présenté à Louis Gardel, directeur littéraire du Seuil, et l'attendais pour la mi-mars. Une nuit de février il est mort entre Oran et Alger dans un accident de voiture, comme Camus, et foudroyé lui aussi contre un arbre sur sa dernière route. Il a laissé une œuvre mutilée mais de haute qualité dont La Colline oubliée est sans doute le fleuron. Il a également laissé à ses amis le souvenir d'un homme fraternel, courageux et d'une admirable noblesse d'âme.

* * *

Auteur: [Philippe Beauchemin](#)

Date: 20/04/2005 21:35

« Albert Camus dans la postérité de la Méditerranée », par José Lenzini(no .1 de la revue La Pensée de Midi):

http://www.lapenseedemidi.org/revues/revue1/articles/15_camus.pdf

* * *

“The Plague and an Ethic of Nonviolence”.

Delivered as part of the Charles Lecture Series

Earlham College 1998

Lecture 1: http://www.earlham.edu/~tonyb/bing_charles1.html

Lecture2: http://www.earlham.edu/~tonyb/bing_charles2.html

Lecture 3: http://www.earlham.edu/~tonyb/bing_charles1.html

Auteur: [Philippe Beauchemin](#)

Date: 17/04/2005 20:13

Copiez, collez , sans < >. Habituellement ces crochets produisent un lien sur lequel on peut cliquer, mais ça fonctionne pas.

À la fin de la première conférence, il y a un lien pour la deuxième.

Les trois conférences font environ 40 pages.

Auteur: You44

Date: 18/04/2005 04:09

bing_charles1.html, charles_2.html, charles_3.html

J'en profite donc pour réessayer...

Lecture 1: http://www.earlham.edu/%7Etonyb/bing_charles1.html

Lecture 2: http://www.earlham.edu/%7Etonyb/charles_2.html

Lecture 3: http://www.earlham.edu/%7Etonyb/charles_3.html

J'espère que ça fonctionne !

* * *

Auteur: [Philippe Beauchemin](#)

Date: 08/01/2005 20:28

Trouvé par hasard sur le Net:

Oxenhändler, Neal. Looking for Heroes in Postwar France : Albert Camus, Max Jacob, Simone Weil. Hanover/London: U Press of New England, Dartmouth College, 1996.

* * *

Auteur: [Philippe Beauchemin](#)

Date: 08/01/2005 20:22

Voir précédents envois d'un connaisseur de Palante.

Pessimisme et individualisme, Romillé, éd. Folle Avoine, 1999, 143 p.

Même si Palante refuse l'étiquette d'anarchiste et préfère s'intituler individualiste, l'œuvre de ce nietzschéen de gauche mérite de figurer avec celles des individualistes libertaires. Nous pouvons d'ailleurs établir une filiation de Georges Palante à Albert Camus en passant par Jean Grenier qui fut le disciple du premier et le professeur du second.

Source: <http://libertaire.org/article13.html>

* * *

Camus et la religion

Auteur: [a.chimenti](#)

Date: 04/01/2005 17:55

Dans le P.H il y a une phrase:

« On était catholiques comme on est français" (p.155), qui exprime l'attitude de la famille de Camus par rapport à la religion. C'est un point de départ. Mais la vie et l'œuvre vont-elles démentir ou confirmer ce point de départ ?

Auteur: [Philippe Beauchemin](#)

Date: 04/01/2005 19:18

Ils vont confirmer i.e. que Camus n'a pas été élevé dans un milieu très pratiquant...(l'église pour le baptême, le mariage et les funérailles - c'est dit en quelque part dans le PH) ; il lui aurait fallu une sorte de conversion pour devenir vraiment catholique...

Auteur: [Philippe Beauchemin](#)

Date: 04/01/2005 22:41

Et portant dans un colloque (dont les actes ont été publiés sous le titre *Albert Camus et la philosophie*, P.U.F., 1997):

Pierre Grouix propose, pour finir, une lecture religieuse du Premier homme. La religion lui semble, en effet, pour le roman, une clé plus opérante que la philosophie. Il note la redondance des termes religieux dans cette œuvre et voit dans la mère, le Christ.»(voir un précédent fil de discussion...)

<http://webcamus.free.fr/conferences/nice95.html>

«Je me souviens des commentaires d'un missionnaire catholique sur le Net , qui disait que «nous sommes tous appelés à être le premier homme».

Id pour *La Chute*. Une lecture religieuse, parmi les diverses lectures possibles, serait légitime, ai-je lu.

Auteur: [a.chimenti](#)

Date: 05/01/2005 19:01

Dans ses souvenirs d'enfance il met en relief les impressions que lui inspire la musique d'orgue à l'église, des impressions qui sont une sorte de prolongement du sentiment de tendresse très pudique qu'il éprouve pour sa mère. C'est un très beau passage !

Auteur: [a.chimenti](#)

Date: 08/01/2005 18:52

La religion pour lui est le mystère, le sens du sacré de la vie, ce qui unit les hommes, au delà des races et des religions institutionnelles. Le Dieu créateur qu'il ne nie pas et qu'il trouve même en Homère.

Réponse de Pierre Le Baut :

Pour ceux qui voudraient poursuivre et approfondir la réflexion, voir l'ouvrage de François Chavanes o. p. théologien et camusien, *Camus, tel qu'en lui-même* (éditions du Tell, coll. « Auteurs d'hier et d'aujourd'hui », Blida, Algérie, 2005) dont le chapitre III (exposé thématique) traite de « l'Algérie », de « la religion » et de « la recherche d'une conduite ».

* * *

Auteur: [Philippe Beauchemin](#)

Date: 31/12/2004 23:07

Sur le même site.

L'Étrangère de Tipaza de Brahim Hadj Smaïl - Un amour en ruine

«Brahim Hadj Smaïl essaye à travers son premier roman, *L'Étrangère de Tipaza*, d'opérer une jonction thématique avec *L'École d'Alger*, mouvement littéraire né en réponse aux « Algérienistes » qui avaient produit toute une hagiographie à la gloire de la conquête coloniale. Les figures emblématiques qui avaient donné naissance à *L'École d'Alger* furent Gabriel Audisio, Emmanuel Roblès et Albert Camus. Le ton est ainsi donné dès la page de garde du roman avec cette épigraphe tirée des Noces camusiennes où il est dit : « Hors du soleil et de la mer, tout me paraît futile à Tipaza. »

En un mot, focaliser sur les deux éléments fondateurs qui ont inspiré le mouvement et que Camus a immortalisé avec le personnage de Meursault dans son oeuvre majeure L'Etranger. Pour mémoire : « Meur renvoie à mer » et « sault pour soleil ». C'est cette même affirmation qui convainc Florence, antiquaire de son état, de braver toutes les mises en garde pour venir en pleine tourmente intégriste passer quelques jours en Algérie....»

<http://www.gecos.dz/modules.asp?page=afactualite&article=3095>

Bon de commande

Guy BASSET

Camus chez Charlot

Editions Domens, Pézenas
Collection Méditerranée Vivante / Essais
fondée par Edmond Charlot

Les relations entre Camus et son éditeur Edmond Charlot ne se réduisent pas à la publication des trois ouvrages (*l'Envers et l'endroit, Noces, Le Minotaure ou la halte d'Oran*). Elles se lisent aussi à travers la participation de Camus aux autres activités de la maison d'édition : direction de la collection « Poésie et théâtre », revues et comptes rendus d'ouvrages. Elles tissent ainsi la fidélité et l'amitié des deux hommes au sein d'un réseau plus large dont la Méditerranée constitue le centre.

Le livre peut être commandé à votre libraire

Ou aux

Editions Domens

BP 21 - 34120 PEZENAS

*moyennant l'envoi du bulletin ci-dessous et d'un chèque
de 14 euros pour l'édition sur vergé Conquéror
de 46 euros pour l'édition sur vélin d'Arches
(Franco de port)*

SOCIETE DES ETUDES CAMUSIENNES

BON DE COMMANDE

NOM.....

Prénom.....

ADRESSE.....
.....

Nombre d'exemplaires :

Sur vergé Conquéror (tirage 300 exemplaires numérotés) :

Sur vélin d'Arches (tirage 50 exemplaires numérotés) :

Date et signature :

**Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion
pour l'année 2005**

à la

Société des études camusiennes

Je, soussigné(e) :

Nom-Prénom :

Adresse :

.....

(éventuellement : téléphone, fax et/ou adresse électronique) :

.....

verse par chèque (bancaire / postal) la somme de :

7,5 euros [étudiant]

20 euros [adhérent]

22 euros (ou plus = bienfaiteur)

à l'ordre de la Société des études camusiennes, pour l'année 2005, que j'adresse à

Marie-Thérèse Blondeau, 18, avenue René Coty, 75014 - Paris - France.

Date et signature :